

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓLROCZNIE.... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.
Zagranicą :
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓLROCZNIE... 8 fr.
W Królestwie i Cesarstwie
Rosyjskiem :
 ROCZNIE..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
 TROIS MOIS.... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 10 fr.
Etranger :
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne
et Empire Russe:
 UN AN..... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

EN BUKOVINE

On sait que, grâce à la tolérance, à l'indolence ou à la complicité des gouvernements, depuis des siècles, et surtout depuis une centaine d'années, de nombreuses colonies allemandes se sont établies en dehors des frontières de la Germanie, soit en Pologne, soit en Hongrie, soit en Roumanie, ou en pays roumain tels que la Transylvanie et la Bukovine. Si l'on jette les yeux sur une de ces cartes qu'insèrent complaisamment les atlas de Gotha ou que les maisons de publications géographiques répandent à profusion, pour flatter la mégalomanie des masses, on voit tout l'Orient, tout le centre et même le midi oriental de l'Europe parsemés de points rouges indiquant les oasis de la Kultur parmi le « désert de la barbarie slave ». Ce sont les postes avancés du « Drang », les jalons posés sur la route de l'expansion future et certaine du « Deutschthum », les anneaux épars qui un jour se rattacheront nécessairement à la grande chaîne teutonique et imposeront les bienfaits de la domination du peuple élu aux populations inférieures trop heureuses de servir ces maîtres prédestinés. Ces agglomérations ne subissent, en général, que d'insignifiantes atteintes des autochtones qui les entourent. Isolés dans leur orgueil, leur mépris et leur haine, ces colons se font un point d'honneur de n'avoir avec leur voisinage que des rapports d'affaires d'où sont bannies toutes considérations de sentiment ou de solidarité. Ils se marient entre eux; ils ont leurs pasteurs qui, par leurs paroles et leur exemple, les fortifient et les encouragent dans leur dédain d'autrui et leur suffisance. Ils sont les purs et les élus parmi la vile multitude aveugle et née pour le joug. Je me souviens d'avoir visité dans le Szepes, au pied du Tatra, dans une région toute slave, un de ces villages d'immigrés germaniques. Bien entendu, on n'y parlait que l'allemand, on n'y voyait aux murs des chaumières que des images allemandes, des portraits du Kaiser, « délices du genre humain », on y affectait, ou éprouvait — que sais-je? — une profonde indifférence pour les autres habitants de la contrée qui n'étaient admis dans la communauté qu'à titre de pères ou de valets. Aucune infiltration des mœurs, du langage, des coutumes du milieu ne s'était produite depuis plus d'un siècle : on se serait cru en Saxe ou dans le Brandebourg. Cette intégrité persistante de l'empreinte originelle est maintenue avec un soin jaloux et un zèle constant par les « verein » qui surveillent et attisent le feu sacré allemand à l'aide de subsides copieux et de journaux à bon marché, gratuits même, fournis sans défaillance et à profusion à ces enfants, éloignés mais jamais perdus, du « Vaterland ». Ils sont étroitement rattachés à la patrie qui leur prodigue ses conseils, son appui, leur trace leur devoir, leur montre le but à atteindre, et ne les abandonne jamais à eux-

mêmes, fussent-ils à des centaines de lieues du foyer central d'où on leur verse la lumière. Ils sont les délégués, les précurseurs de la grande conquête, de la mainmise sur le vieux monde. Souvent on leur offre des voyages à Berlin, à Dresde, à Hambourg, à Vienne où on les cajole, les endoctrine, leur montre la kolossale grandeur de l'Allemagne, et d'où ils reviennent éblouis, convaincus plus que jamais de la sainteté de leur mission, du glorieux et lucratif avenir qui ne leur échappera pas.

Aussi n'est-il pas rare de trouver dans la presse d'outre-Rhin des articles véhéments étayés de chiffres et de documents, affirmant la légitimité des prétentions germaniques sur tel ou tel territoire qui n'a de german que quelques intrus. On sait avec quels arguments spécieux les doktors, signataires ou non du manifeste des 93, revendiquent la Champagne, la Franche-Comté, la Belgique, la Hollande, la Courlande, la Bohême, et la Bukovine. Le professeur Kaindl, à ce que dit la *Gazette de Cologne*, a même consacré trois volumes à prouver les titres de « la culture » allemande sur cette dernière province et M. Jules Herbette signale aux lecteurs de l'*Echo de Paris* cette intéressante manifestation de la convoitise insatiable des Teutons. Je regrette de n'avoir pas sous la main ce monument d'érudition et de cynisme et dois me contenter de la brève analyse qu'en donne l'éminent collaborateur de l'*Echo*. « Dès 1775, dit-il, époque où les Turcs cédèrent cette province à l'Autriche, des Allemands du Sud sont venus s'y établir : Ils furent le ferment qui apporta, pour la première fois, la vie et la prospérité dans ce pays jusque-là dévasté et entièrement inculte. Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, ce furent surtout des Allemands de Bohême qui arrivèrent; ils fondèrent des colonies, comme Bori, Schwarzthal, etc. Ce sont des Allemands, d'après le professeur Kaindl, qui ont introduit en Bukovine les charrues modernes, qui y ont créé le commerce et l'industrie. Aujourd'hui, ils sont 76.000, ils possèdent 500 écoles primaires et ils ont même institué à Czernowitz une école supérieure où enseignent de nombreux maîtres allemands. Quant à la population locale, on nous dit qu'étant misérable et dépourvue d'instruction, elle se laissa volontiers former et conduire par les Allemands. » Les villes elles-mêmes dateraient de la colonisation germanique, et « elles ont gardé jusqu'à présent leur caractère surtout allemand ».

« Ainsi, dans chacun de ses détails, ajoute M. Herbette, l'effort des Allemands montre qu'ils ne pensent point à partager l'héritage de l'Autriche, mais bien à le réclamer tout entier pour eux. Le professeur Kaindl, en composant ses trois volumes, n'a fait qu'apporter une modeste pierre à l'édifice que l'état-major de Guillaume II voudrait ériger à ce Gross-Deutschland qui devrait s'étendre du Pas-de-Calais à la frontière actuelle de la Roumanie. »

Ces prétentions méritent d'être examinées de

près et sans parti pris, à la seule lumière de la réalité.

La Bukovine compte, d'après le recensement de 1910, 800.098 habitants. Les Allemands y seraient donc à peu près dans la proportion de 10,05 %, si l'on admet comme exactes les données de la statistique officielle, toujours favorables aux Allemands, d'aucuns assurent même scandaleusement favorables. Ce froment de la terre, si surhomme soit-il, ne peut donc pas avoir le droit d'imposer sa domination aux autres 90 % de la population effrontément taxée d'ignorance et d'incurie. Une majorité si écrasante, quoique bénévole, ne se laissera pas facilement frustrer de sa prépondérance, même à l'aide de l'école supérieure de Czernowitz et des charrues modernes. Ceci établi, essayons de contrôler en quelques mots les assertions du sieur Kaindl.

La Bukovine est slave, ainsi que l'indique son nom, pays du Buk (hêtre) et le nom de la plupart des localités de la contrée, située aux marches sud-est de la République de Pologne, elle fut souvent le théâtre des luttes séculaires de celle-ci contre les Turcs et les Tatares. Néanmoins, si l'élément ruthène et roumain y est fort nombreux, il faut reconnaître qu'il n'en est pas de même des Polonais. Ceux-ci, toujours d'après la peu véridique statistique de 1910, ne comprendraient que 36.240 âmes. Je ne crains pas pourtant, connaissant les procédés employés par la bureaucratie autrichienne pour forcer à se déclarer Allemands une foule de gens qui ne le sont pas, je ne crains pas, dis-je, d'affirmer que la proportion des Polonais est au moins égale à celle des Allemands. En tout cas, à part un groupe de montagnards du district du Gurahumora qui, venus de la région du Tatra, en 1805, 1834, 1835, 1838, se sont établis en Bukovine d'où une partie émigra plus tard en Bosnie et dans l'Amérique du Sud, les Polonais Bukoviniens sont les descendants de colons fixés depuis des siècles aux pieds des Carpathes orientales, aux bords du Seret et du Pruth. Les Allemands n'y ont été transportés qu'en 1775, après le premier partage de la Pologne, sous Joseph II, qui, par cette transplantation d'Allemands de Bohême en Bukovine, visait à supplanter l'élément slave penchant vers la Russie, à l'éliminer si possible, à l'asservir certainement. Il est évident qu'à cette époque les habitants de la Bukovine n'étaient pas des puits de savoir, des flambeaux de la civilisation. Ces pasteurs, ces laboureurs, courbés sous le joug turc, n'avaient guère eu la faculté ni les moyens de s'instruire. Comme d'ailleurs la plupart de leurs voisins et même de beaucoup de ruraux en Europe, ils se contentaient de l'enseignement religieux de leurs prêtres et n'éprouvaient nullement le besoin, pour les transactions élémentaires de leur commerce, ou les créations de leur modeste industrie agricole, de fréquenter des écoles supérieures et même primaires. Quant aux Allemands immigrés, ils ne leur étaient pas du tout supérieurs sous ce rapport. Ils ont pu leur apporter

de nouveaux procédés et outils de culture, usités dans l'Europe centrale et importés de France ou d'Italie, mais là s'est bornée leur contribution civilisatrice. Ce n'est que plus tard que les fils d'employés du gouvernement, de fonctionnaires, établis dans les villes ou dans les centres importants, ont constitué ce que là-bas on appelle « une intelligence », c'est-à-dire une classe plus ou moins lettrée à laquelle étaient réservées toutes les faveurs du pouvoir. Il était en effet dans l'intérêt de ce pouvoir, qui a exercé en vain son zèle germanisateur sur toutes provinces de la Monarchie austro-hongroise, de laisser dans l'ignorance les populations autochtones pour les garder plus sûrement à sa merci. Sans doute cette privation d'enseignement national a dû avoir des effets désastreux et faire oublier leurs origines à une foule de malheureux éloignés de leurs frères de Galicie et du Royaume, d'autant plus que ces deux dernières provinces étaient soumises à un régime de compression qui ne leur permettait pas de porter secours à leurs compatriotes séparés d'eux par la distance et la rigueur des autorités oppressives. Les starostes et les richters autrichiens n'employaient que la langue allemande, et sous peine de ruine et de cachot, force était bien à leurs administrés d'en faire usage pour être compris, pour défendre leurs intérêts matériels. De là, par une pente insensible mais fatale, tout élément de résistance étant brisé et sévèrement puni, l'acheminement vers la dénationalisation progressive.

Plus heureux ou moins entamables, plus nombreux aussi, les Ruthènes et les Roumains, groupés en organisations plus compactes, par leur force même d'inertie faisaient obstacle à cette brutale poussée des conquérants qui, d'ailleurs, les trouvaient adversaires peu redoutables. Et puis ils étaient chez eux, et bien qu'on ne comptât guère avec leur bas clergé grec-uni, celui-ci, besogneux mais frondeur, et par son

rôle même ennemi né des Occidentaux, entretenait parmi ses ouailles fidèles une sourde et tenace résistance que ne parvenait pas à affaiblir la connivence avec les agents impériaux des hauts dignitaires ecclésiastiques. Ces agents donc s'attaquèrent tout d'abord aux Polonais plus faibles, et quoi qu'en dise le professeur Kaindl, plus conscients de leur situation et plus instruits, à ces maudits Polonais toujours prêts à relever la tête, toujours capables de rébellion, toujours hostiles à cette race indisciplinée qu'il fallait extirper de la surface de la terre, supprimer entièrement, si on voulait pouvoir travailler en paix à l'accomplissement des desseins du Saint-Empire sur l'Orient : Delenda Polonia.

Ce mot d'ordre exterminateur n'a pas cessé d'être celui de l'Allemagne et des Allemands en général.

Eh bien, malgré leur isolement, malgré la pression inflexible subie pendant plus d'un siècle, malgré les sourires et les places accordées aux renégats, malgré les prisons et les supplices infligés aux récalcitrants, malgré les déportations, l'expropriation prussienne n'était pas encore imaginée, malgré toute leur faiblesse et toute la force de ceux qui les tenaient sous le fouet de leur tyrannie impitoyable et ne reculaient devant aucune injustice pour les corrompre et les anéantir, ces Polonais de la Bukovine sont encore plus de 36 000, et désormais ne cesseront plus de s'accroître, sans revendiquer pourtant, comme les goulus allemands, l'hégémonie sur leurs co-détenteurs du sol.

Depuis que la Constitution a donné une assez large autonomie à la Galicie et que cette province a pu se souvenir, sans crime, qu'elle était polonaise, les citoyens de ce pays ont prodigué leurs efforts et leur argent pour affirmer et maintenir leur nationalité, pour venir en aide à leurs compatriotes disséminés en Moravie, en Silésie et en Bukovine. Le « Towarzystwo szkoły

ludowej (Société de l'École populaire) alimenté par des fonds provenant de souscriptions volontaires, supplée à la mauvaise volonté ou combat l'hostilité des organes du gouvernement, en créant des multitudes d'écoles où des maîtres expérimentés avec un inlassable dévouement luttent pour la patrie et la langue des ancêtres. Si les « verein » allemands subventionnés par les budgets de l'État et par des millions d'Allemands riches et désireux de se faire bien voir, décorer, affubler de titres honorifiques pour leur propagande germanique, si ces verein, dis-je, peuvent se flatter d'obtenir d'excellents résultats, les Polonais, à peine admis d'hier à proclamer leur foi et leur idéal, ne doivent pas être moins fiers du fruit merveilleux de leur activité dans ces dernières années. C'est en 1867 que furent fondés à Czernowitz, ville qui compte 15.000 Polonais, le « Towarzystwo bratniej pomocy i czytelnia polska (société de secours mutuels et bibliothèque polonaise). Bientôt on y édifia une « Maison polonaise », une salle de théâtre, une bibliothèque qui contient aujourd'hui 10.000 volumes, une école « réelle ». On créa nombre d'institutions financières appelées à délivrer les Polonais des usuriers et de la sujétion aux banques allemandes. Dans des centaines de villages, délaissés par les dirigeants officiels, on vit surgir des écoles, des crèches, des cabinets de lecture polonais, des sociétés de sokols, des sociétés de chant et de déclamation, des caisses d'épargne privées. Il est définitivement enrayé le mouvement de germanisation, et désormais rien n'arrêtera plus l'élan donné par les patriotes polonais. Espérons même qu'il ne fera que s'accroître, s'intensifier après la crise redoutable que nous traversons et qui — nous en avons la promesse — sera l'aurore de la renaissance d'un grand peuple.

P. VALMEROUX.

LA POLOGNE "ARISTOCRATE"

PAR
HENRI GRAPPIN

Les ennemis de la Pologne, quand ils en pénétrèrent le démembrement, ne songeaient pas seulement à s'enrichir de territoires. Ils voulaient aussi étouffer un foyer, qu'ils estimaient dangereux, d'idées libérales et démocratiques. Or, dans le même temps, la Pologne ayant invoqué le secours de la France, les hommes de la Révolution se détournèrent d'elle, la jugeant trop « aristocrate ». Cette erreur, qu'ils empruntèrent à nos philosophes, et qui fut fatale à la Pologne dans ces circonstances tragiques, n'a pas cessé de lui faire du tort.

Nous continuons, au grand dommage de sa cause, à croire qu'elle fut le pays classique des inégalités sociales, la terre rêvée du blason, et l'enfer des petites gens. Des magnats en haut, des esclaves en bas, un abîme entre eux. Le pire moyen âge, en somme, la plus sombre féodalité. Je n'exagère pas. Qu'on lise les livres. Il y a deux ans, un député au Landtag prussien, après cent autres, ressassait ces vieilleries, et pour justifier l'opération des partages il faisait un tableau sinistre des rapports de la noblesse et des paysans dans la Pologne d'autrefois.

Je ne prétends ici qu'à fixer quelques points essentiels qui pourront suffire à réduire nos vieux préjugés et à rétorquer des calomnies désastreuses et systématiques.

Augustin Thierry disait : « Le grand précepte qu'il faut donner aux historiens, c'est de distinguer au lieu de confondre, car à moins d'être varié l'on n'est point vrai. » Que ne songe-t-on à cette recommandation quand on entreprend de juger la noblesse de Pologne ? Au lieu de distinguer, c'est-à-dire, d'en discerner la nature particulière et la fonction propre, on confond, c'est-à-dire, qu'on l'assimile instinctivement aux castes de l'Occident qui ont porté le même nom.

Eh bien, disons-le tout de suite, un noble de Pologne ressemble fort peu aux nobles d'ailleurs. Avec nos idées et nos habitudes d'Occident, nous ne pouvons nous retenir d'identifier ces deux termes, noble, gentilhomme. Or, pour l'intelligence des choses polonaises, il faut que nous fassions effort pour les dissocier et pour comprendre que, là-bas, un noble n'était pas nécessairement un gentilhomme. La République donnait ce qualificatif de noble à ceux que nous appelons tout simplement citoyens, électeurs, hommes libres jouissant des droits politiques. Être exempt de tailles et de corvées, posséder un champ, être inscrit dans la pospolite, avoir le droit de suffrage, telles étaient les conditions, caractères et privilèges de la noblesse en Pologne.

Combien étaient-ils, ces citoyens ? Leur nombre, suivant les siècles, a naturellement varié. Au XVI^e siècle, le nonce pontifical Ruggieri, dans sa *Relation*, évaluait la population du Royaume seul à 4 millions 1/2 d'habitants, sans compter la noblesse. La levée, à cette époque, donnait au moins 100.000 hommes, ce qui représente certainement, si l'on tient compte de divers motifs d'exemption, plus de 100.000 hommes en état de voter. Ainsi le corps de la noblesse, dans l'ensemble de la nation, constituait de 2 à 3 0/0 du chiffre global de la population.

Au XVIII^e siècle, à l'époque de la diète de quatre ans, la population était approximativement de 10 millions d'habitants (1). Quel était, là-dessus, le contingent du corps nobiliaire ? Les écarts entre les indications des différents historiens français sont fantastiques. Sorel dit : « 100.000 gentilshommes gouvernaient souverainement la Pologne (2) », ce qui est une erreur énorme, et non la seule, de cet estimable historien, trop soucieux de prouver l'avisement d'un pays dont il ignorait très manifestement l'histoire. Avec Rambaud, ce n'est plus 100.000 gen-

tilshommes, c'est au moins un million 300.000 (1). La vérité semble être entre ces deux chiffres, et avec M. Starzewski on peut estimer approximativement à 800.000 le nombre des nobles polonais à la fin du XVIII^e siècle, ce qui fait une proportion de 8 à 10 0/0 de la population totale (2).

Ces simples chiffres ont grand intérêt. Dans tous les autres pays, la proportion de la noblesse n'était guère que de 1 0/0.

En France, à la veille de la Révolution, sur 26 millions d'individus, 250.000 seulement étaient nobles. A première vue, il peut sembler, et il semble en effet à beaucoup, que de tels chiffres sont un témoignage à la charge de la Pologne, et qu'ils attestent le caractère abusivement aristocratique de sa société. En réalité, et pour peu qu'on y réfléchisse, c'est une conclusion inverse qui s'impose. Dire que 8 à 10 0/0 de la population polonaise était noble, c'est dire que 8 à 10 0/0 de cette population jouissait de l'intégralité des droits politiques, que les Français eux-mêmes n'ont connus et exercés qu'après la Révolution de 1818. Tout ce qu'il est permis de tirer des chiffres précédents, c'est cette constatation très honorable qu'en Pologne, sous l'ancien régime, un nombre de citoyens beaucoup plus considérable qu'en tout autre pays, coopérait directement aux affaires publiques.

Faute de comprendre ces conditions, très spéciales et sans analogue à leur époque, on a pu exploiter cette équivoque qui consiste à dire et à répéter que la Pologne n'a pas eu de classe moyenne. Au sens occidental du mot, oui, la Pologne n'en a pas eu. Seulement, il convient de prendre garde que la noblesse elle-même, dans une certaine mesure, a remplacé cette classe moyenne et en a joué le rôle. Le mot aristocratie ne représente pas, en Pologne, un élément social très défini et très homogène, mais des

(1) *Histoire Générale Lavis et Rambaud*, VII, p. 458-9. Il décompose ainsi ce chiffre : 1° 4 ou 5 grandes familles ; 2° une douzaine de familles un peu moins puissantes ; 3° 2 ou 300 familles possédant des domaines assez étendus ; 4° 20 ou 30.000 familles possédant un village ou deux ; 5° environ 1.300.000 individus composant la plèbe nobiliaire, et n'ayant pour tout bien qu'une motte de terre.

(2) STARZEWSKI, *l'Europe et la Pologne*, p. 77. Korzon s'arrête au chiffre de 725.000 (op. cit.).

(1) KORZON l'évalue à 9 millions (*Histoire intérieure de la Pologne sous Stanislas-Auguste*, t. I, p. 320). Je ne sais où Michelet, d'ailleurs très bien intentionné, a pu trouver que « un million de nobles gouvernaient 15 ou 18 millions de serfs ». (*Pologne et Russie*, p. 70).

(2) A. SOREL, *l'Europe et la Révolution*, I, p. 507.

AU CHAMP D'HONNEUR

Dobrowolski Romuald, volontaire polonais du premier détachement au 1^{er} étranger engagé à Paris le 8 août 1914. — employé de chemin de fer Varsovie-Vienne, étudiant de l'école de Commerce de Paris, vient d'être tué glorieusement à l'ennemi, à la bataille d'Arras, le 9 mai, à l'âge de vingt-deux ans.

François Zawieya, volontaire polonais du premier détachement, au 1^{er} Etranger, engagé à Paris le 11 août 1914. — infirmier, vient d'être tué glorieusement à l'ennemi, au moment, où, à la bataille d'Arras, le 9 mai, il voulut faire un pausement à un de ses camarades, volontaire le sous-lieutenant, Malcz. **Zawieya** était né à Baranowo, Duché de Posen; il est mort pour la France et pour la Pologne à l'âge de 26 ans.

NOS BRAVES

Les fils et les petits-fils de Polonais en France.

Il y a quatre petits-fils de feu Alexandre Gassowski, lieutenant de l'armée polonaise de 1831, émigrés en France, et voici comment ces petits-fils d'un patriote polonais payent leur dette à leur patrie adoptive.

L'aîné, Georges Gassowski, qui habitait New-York, aux premières nouvelles de la guerre, arriva en France et se présenta immédiatement au dépôt de son régiment. Dans une des premières batailles il a été porté disparu.

Le second, Maurice Gassowski, lieutenant au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, mérita dernièrement d'être cité à l'ordre du jour du corps d'armée: « s'est fait remarquer dans de nombreuses et périlleuses reconnaissances », et vient d'être décoré de la Croix de guerre.

Le troisième, René Gassowski, est, en ce moment, aspirant officier au 7^e bataillon du génie.

Le quatrième, Paul Gassowski, est sous-lieutenant de marine sur le cuirassé « Justice ».

Deux cousins germains du brave officier polonais, les fils du docteur et de M^{me} Zielinski, sont aussi sur le front depuis les débuts de la guerre: Stanislas, ingénieur, est lieutenant au 9^e d'artillerie; Michel est médecin aide-major au 115^e d'infanterie.

Voilà une des nombreuses familles des émigrés polonais.

ACTUALITÉ DE 78 ANS

Le 20 juin 1837, le grand écrivain polonais et le patriote. Julien Ursyn-Niemcewicz, ami de Kosciuszko et de La Fayette, combattant de la guerre de l'indépendance américaine, adressa, à M. D'Aubernon, à ce moment préfet de Versailles, la lettre suivante :

« Vous me demandez, Monsieur le Préfet, si j'ai été content de ma visite au Musée de Versailles; j'aurai l'honneur de vous répondre, que je n'étais qu'un des échos de l'applaudissement général qu'a excité l'aspect de ce monument élevé à toutes les gloires françaises. Je perpétuerai à jamais la mémoire de son Fondateur, d'un Roi vraiment Patriote.

« Cependant, s'il m'est permis d'exprimer librement ma pensée, je vous dirai, que voyant des tableaux rappelant les alliances, les rapports entre la France et tous les Etats de l'Europe, même de l'Amérique, et ne découvrant pas de souvenir des traités et des liens, bien plus intimes, qui existaient entre la France et la Pologne, j'ai été profondément

affligé. Que de liens d'amitié, de sympathie réciproque, n'ont-ils pas de tous temps réuni les deux nations, des rois de sang français régnant sur la Pologne, tant de combats livrés ensemble, tant de victoires remportées sous le même drapeau, tant de Polonais morts pour la cause française semblaient leur donner le droit d'occuper un coin dans le sanctuaire de toutes les gloires.

« J'indiquerai, en peu de mots, les rapports intimes qui liaient la Pologne à la France, sans remonter plus haut qu'au milieu du XIV^e siècle. Louis d'Anjou, prince français, neveu par sa mère de Casimir le Grand, roi de Pologne, a été appelé au trône de Pologne. Il a régné douze ans. Les archives de France doivent contenir les négociations entre François 1^{er} et Sigismond 1^{er}, roi de Pologne, touchant un mariage projeté entre une princesse de France et le prince héritier de Pologne. Rappellerai-je Henri III et la magnifique ambassade des Polonais, qui est venue le chercher et dont de Thou nous a conservé un si pompeux récit? Parlerai-je du mariage de Vladislas IV avec Marie-Louise, princesse française? Le Laboureur, secrétaire d'Ambassade, dans son voyage de « La Reine de Pologne », nous en a donné une relation intéressante. Le grand Sobieski a épousé une Française, Auguste III, roi de Pologne, a donné sa fille au Dauphin de France. La femme de Louis XV était polonaise et grand-mère de Louis XVI. Il serait superflu de parler des événements plus récents, ils sont dans la mémoire des vivants, l'histoire les consignera dans ses faits. Elle dira que les Légions polonaises étaient de moitié avec les Français

éléments différents, hétéroclites même, qui, par une suite de dégradations insensibles, relie la haute noblesse au peuple. Il est indispensable de distinguer au moins trois catégories: 1^o les magnats; 2^o la noblesse terrienne, bene nati et possessionati, formée d'une minorité assez riche pour être indépendante, et d'une majorité de petits propriétaires médiocrement cultivés, souvent grossiers, et qui dépendaient généralement des magnats; 3^o enfin une masse considérable de nobles pauvres, la « racaille nobiliaire », auxquels les mœurs du pays permettaient de gagner leur vie en entrant dans la domesticité des gentilshommes plus fortunés. Cette plèbe nobiliaire, dont le nombre dépassait, et de beaucoup, la moitié de l'ensemble, ressemblait beaucoup au peuple et aux paysans par sa culture et par ses occupations.

Impossible de rien entendre à l'histoire de Pologne si l'on ne commence par distinguer ces éléments entièrement originaux. Cette histoire a été, pendant longtemps, la lutte entre la haute noblesse et la petite, qui est, véritablement, à peu de choses près, une classe moyenne ou un tiers-état. La haute aristocratie, toute puissante dans les premiers siècles, avait perdu peu à peu de son importance jusqu'au XIV^e siècle, où le pays était uniquement agricole. Mais à partir de Louis de Hongrie, surtout depuis la Convention de Koszyce (1374) elle avait regagné son influence. Que vit-on alors? On vit les souverains, comme Casimir Jagellon et Jean-Albert, lutter contre elle en s'appuyant sur la petite noblesse. Celle-ci joua donc, à cet égard, le rôle qu'en d'autres pays joua la bourgeoisie des villes. Elle assura l'équilibre de l'Etat. Malheureusement, ce ne fut que pour un temps. Sigismond-Auguste, effrayé de ses progrès, se verra obligé d'invoquer le secours de la grande aristocratie. Appel inutile. Au XVII^e siècle, décidément, les magnats, comme corps constitué, comme caste politique, sont brisés, et le pouvoir, plus ou moins discuté, appartiendra jusqu'au bout à la démocratie nobiliaire.

Quels services rendit cette masse, et par quoi justifia-t-elle ses privilèges? Elle assumait toutes les charges publiques. Kromer a pu dire: « c'est dans la noblesse que réside la république tout

entière ». Elle élabora peu à peu un régime représentatif tel qu'on n'en connaissait aucun en Europe, et elle réalisa une monarchie constitutionnelle, imparfaite évidemment, mais fort en avance sur les siècles où elle parut. On sait du reste que cette hardiesse, à la fois généreuse et intéressée, coûta cher à la République, et que le système fut promptement vicié par les défauts du corps nobiliaire. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure des grandes épreuves, alors que la haute noblesse était dégénérée et resta à peu près à l'écart, l'autre, pleine de vitalité en dépit de ses erreurs, comprit les nécessités du moment et sut y faire bravement face. C'est de son sein que sortirent les Pulawski, promoteurs de la Confédération de Bar. Kosciuszko, le héros national, sera fils d'un petit gentilhomme client des Czartoryski.

Et puis, surtout, la noblesse eut la lourde mission de fournir des soldats à la République. En tout pays, la noblesse est d'origine guerrière. Ce caractère militaire est resté, en Pologne, plus longtemps et plus profondément marqué qu'ailleurs. Le titre officiel de la noblesse est « l'ordre équestre ». Vignéron écrit dans sa *Description de la Pologne* (fol. 61), en parlant de la levée en masse: « ceux auxquels sont départis les terres, héritages, possessions, bourgs, villages et châteaux, faut que nécessairement ils s'y trouvent en personne équipés de tel nombre d'hommes et de chevaux que porte le revenu dont ils jouissent ». Ceux qui se soustrayaient à ce devoir étaient déchus de leurs biens. Les malades, mineurs, veuves, se faisaient remplacer par leurs serviteurs ou leurs amis. Un des considérants de la première loi écrite qui établit, sous Jean-Albert, la distinction radicale entre nobles et non nobles, était le suivant: « que les bourgeois et plébéiens qui possédaient des terres s'étant sous divers prétextes soustraits à la levée générale, ils seraient désormais déclarés déchus de la possession des dites terres, et ne pourraient à l'avenir ni acquérir de domaines ni en recevoir par héritage ». Ainsi le service militaire était la condition de la propriété territoriale, c'est-à-dire de la noblesse. Tout noble, qui possédait un bout de champ par héritage, devait le servir. Encore cette condition fut-elle finalement supprimée

en 1768, et il ne resta plus pour justifier la noblesse que l'obligation de servir à l'armée.

Quand on se représente à peu près les terribles et constantes nécessités militaires auxquelles la Pologne, dans le cours de son histoire, eut à faire face, quand on évoque les alarmes perpétuelles au milieu desquelles elle dut vivre, on comprend l'importance immense de cette fonction que la noblesse assumait et les privilèges dont elle fut payée. On a peut-être beau jeu à reprocher à la Pologne d'avoir manqué d'industrie, de bourgeoisie, de population urbaine. Ces éléments d'une structure sociale normale pouvaient-ils ici prendre un développement régulier? Au reste n'oublions pas une autre particularité de ce pays, à savoir l'énorme contingent de population juive. A la fin du XVIII^e siècle, on comptait un million de juifs, contre 500.000 bourgeois. Or ces juifs, tout autant que la noblesse, sinon plus, ont entravé le développement du tiers-état. En tout cas, ils l'ont remplacé, en grande partie, dans ses fonctions habituelles. Quoi qu'il en soit, il reste que la fonction nationale par excellence était le service des armes. La Pologne tout entière, pendant des siècles, fut un camp, une marche. Son premier besoin était d'avoir des soldats. La noblesse les lui fournit.

Le caractère essentiellement militaire de son rôle explique qu'elle n'ait pas été une caste, au sens étroit et rigoureux où nous entendons le mot. Très entichée de ses privilèges, comme toute corporation, elle ne fut pourtant pas exclusive. On raconte que le prince de Ligne, qui avait marié son fils à une Polonaise, et qui demanda pour lui l'indignat à la diète de 1788, eut beaucoup de peine à l'obtenir. Il disait qu'il était plus facile d'arriver à une souveraineté en Allemagne qu'au titre de noble en Pologne. Bien entendu, la boutade a fait fortune. Il ne faudrait pourtant pas juger les choses là-dessus. J'en veux pour preuve la mauvaise humeur de Séverin Soplica qui trouve, lui, que la noblesse s'encanaille furieusement, et qui en veut à tous ces « hobereaux » de fraîche date qu'ignorent les généalogies de Paprocki ou de Niesiecki (1).

(1) *Récits d'un vieux gentilhomme polonais*, trad. L. Mickiewicz, p. 200.

dans tous leurs exploits, dans toutes leurs conquêtes, dans toutes leurs expéditions les plus éloignées en Allemagne, en Italie, en Espagne, sous les frimas de la Volga, sous le ciel brûlant de l'Égypte et de Saint-Domingue. Leurs cadavres sont dispersés dans tous les coins du monde. Le Prince Joseph Poniatowski a péri pour la France. L'histoire ne l'oubliera pas, elle n'oubliera pas non plus la fameuse séance du Corps Législatif, dans laquelle le général Kniaziewicz remettait à l'Assemblée Législative des faisceaux de drapeaux enlevés aux ennemis de la France.

« Tous les services rendus à la France, ne méritent-ils pas une place, un souvenir dans un temple élevé à toutes les gloires ? Ne serait-il pas doux aux Français de se rappeler que des princes de leur sang ont régné dans un Royaume puissant du Nord et que des princesses polonaises ont donné des rois à leur beau Royaume ? Des fêtes aussi éloignées ne pourront même pas indisposer la Russie.

« Voilà, Monsieur le Préfet, des observations que je prends la liberté de recommander à votre zèle, à l'intérêt que vous avez toujours porté à la cause polonaise. Veuillez les mettre sous les yeux de Sa Majesté, qu'à l'hospitalité générale que la France accorde aux réfugiés polonais, Elle daigne ajouter un souvenir de leur gloire, seule consolation dans le malheur.

« JULIEN URSYN-NIEMCEWICZ

« Paris, le 20 juin 1837. »

Ce curieux document se trouve dans les archives de la Société Historique et Littéraire Polonaise de Paris (N° 1406), société disparue depuis longtemps.

Et ce document n'a, hélas, rien perdu de son actualité.

Niemcewicz qui, en 1837, craignait qu'on ne donnât pas suite à sa demande pour ne pas indisposer la Russie, se serait senti autrement affligé s'il avait pu visiter le musée actuel de Versailles.

Il aurait constaté que les maigres souvenirs d'amitié franco-polonaise sont ensevelis, depuis des années, dans les sous-sols.

Il aurait peut-être rencontré par hasard le buste du grand officier et savant polonais, ami de Bonaparte et de Kléber, une des gloires de la première République, le célèbre Joseph Sulkowski, caché soigneusement dans les forêts de marbre et de copies en plâtre de troisième ordre.

Il aurait peut-être rencontré le brave Poniatowski, Maréchal de France, mais derrière la cloison d'une des portes de la Galerie des batailles, dans un coin si peu visible que, sans l'indication des gardiens, il n'y a pas moyen de découvrir ce Maréchal de France.

Oui, certainement, un cœur aussi républicain que celui de Niemcewicz n'avait pas grand espoir d'obtenir quelque chose de Sa Majesté royale, mais, nous autres, en renouvelant la demande du feu patriote, nous espérons que Sa Majesté la République et Sa Majesté la Nation Française, aussitôt informées, ne manqueront pas de réparer la fâcheuse lacune.

Si le temps est passé de s'occuper de reines et de rois, on peut toujours parler de ceux qui ont combattu pour la liberté, pour le trône de la Nation Française.

Comte de X...

Un usage tout à fait particulier à la Pologne permettait d'acquérir la noblesse par voie d'adoption. Une famille noble pouvait en adopter une autre qui ne l'était pas, et qui désormais avait le droit de porter son blason. Les armoiries n'appartenaient pas à une famille déterminée, mais à un groupe de familles sans lien de parenté, qui composaient ce qu'un historien a appelé « des espèces de tribus nobiliaires ».

Pendant un certain temps, la constitution accorda la noblesse à tout juif qui passait au catholicisme. La couronne, qui eut longtemps le droit de conférer la noblesse, usa si largement de ce privilège que la diète, à partir de 1578, jugea nécessaire de se réserver cette prérogative. A l'époque de l'Union de Lublin, Sigismond-Auguste anoblit des villages entiers. C'est pour faits de guerre que ces mesures étaient les plus fréquentes. Plus d'une fois, à la suite d'exploits, des seigneurs ont anobli tout un régiment et chaque homme de ce régiment avait le droit de porter le nom patronymique de son chef et ses armoiries. Les hetmans proposaient, et c'était aux diètes de décider. La diète, régulièrement, ratifiait, et cette noblesse nouvelle, celle des *charta belli*, était fort considérée. Zolkiewski proposa ainsi quarante paysans qui s'étaient signalés à la grande bataille de Kluszyn (1610) qui mit aux mains des Polonais la route de Moscou. Stanislas Potocki, grand hetman de la Couronne, demanda à la diète et obtint le même honneur pour beaucoup de paysans d'Ukraine qui avaient refusé de participer à la révolte de Bohdan Chmielnicki. Des cas de ce genre, fort nombreux, ne permettent pas de considérer l'aristocratie de Pologne comme un clan étroitement jaloux de ses privilèges et confiné dans son égoïsme. Aucun corps nobiliaire ne fut plus constamment vivifié par un riche afflux d'éléments étrangers. Au reste, la Pologne attesta presque toujours, au cours de son histoire, un remarquable esprit de libéralisme. Kromer, évêque et prince, était fils d'un paysan. Le poète Dantiscus, qui fut également évêque et prince, était fils d'un brasseur. Une cabaretière donna le jour au célèbre évêque et humaniste Erasme Ciolek. Et c'étaient des voituriers qui étaient pères de Janicki, prince des poètes, et du car-

dinal Hosius, président du Concile de Trente.

On comprendra mieux, par les indications qui précèdent, le caractère des rapports de la noblesse polonaise avec la population rurale, rapports que l'on a représentés comme anormaux, exceptionnels, et qui pourtant ont été parfaitement semblables à ceux que l'on constate dans les autres pays. Une seule différence apparaît, très notable, et toute à l'avantage, semble-t-il, de la Pologne, c'est que le pays des Piast a ignoré la féodalité. « On compare toujours, dit Mickiewicz, la noblesse polonaise à la noblesse française ou anglaise. Il faut au contraire se figurer un spahis turc ou un homme franc du temps des Mérovingiens. » Dans les pays d'Occident, les droits nobiliaires étaient fondés sur le régime des fiefs. Au contraire, les terres allodiales, c'est-à-dire libres, qui y étaient l'exception, furent en Pologne le mode à peu près unique de propriété (1). Il faudrait ici des développements que je ne puis me permettre pour faire comprendre sur ce point les conceptions de la noblesse. Qu'il suffise de savoir que ses plus anciennes traditions l'avaient habituée à considérer ses biens fonciers non pas comme une possession personnelle, mais comme une propriété nationale. De là l'institution des *starosties*, patrimoine d'Etat dont le roi distribuait des lots en usufruit viager. De là le nombre fort limité des majorats et la répugnance que la Pologne eut toujours pour ce genre de propriété. De là d'autres particularités très intéressantes, comme celles dont Mickiewicz fait mention (2).

(1) C'est ce que LELEWEL a montré dans des pages classiques (*Uwagi nad dziejami Polski i ludu jej*, t. III).

(2) « Malgré l'influence des doctrines et des idées étrangères, la noblesse polonaise a conservé la tradition vraie du titre de sa possession : elle a toujours regardé ses terres comme propriété de la patrie. On expliquera ainsi cette facilité étonnante avec laquelle les seigneurs les plus riches, dans tous les temps, abandonnèrent leurs châteaux et leurs terres. Du temps du roi saxon Auguste, lorsqu'on formait la confédération de Tarnograd contre le roi, on appela pour présider cette assemblée un riche seigneur polonais ; ce seigneur venait de disposer déjà, par un testament, de toutes ses terres, et il vivait tranquillement dans une propriété qu'il s'était réservée. Qu'est-ce qu'il fait au moment où on l'appelle à se mettre à la tête d'une affaire politique et dangereuse ? Il casse son testament, il reprend toutes ses propriétés pour les risquer. C'est un fait historique. Il

“ PRO POLONIA ”

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposée d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

Pour nous rendre compte de l'état d'esprit qui prévaut, au sujet de la question polonaise, dans les milieux socialistes parlementaires, nous nous sommes adressé à un des leaders du parti socialiste-unifié à la Chambre, M. Compère-Morel, député d'Uzès.

Voici quelles sont les déclarations que nous avons pu obtenir :

« Le parti socialiste français estime que la Pologne doit, après la guerre, recouvrer l'indépendance complète de son pays. C'est parce que les socialistes français croient fermement que la lutte terrible soutenue par l'Europe civilisée contre l'impérialisme germanique — est une lutte pour la libération des peuples opprimés, pour la réparation des anciennes injustices et violences qu'ils se sont loyalement rangés du côté du gouvernement, et lui ont prêté tout le poids de leur concours. Le pacte moral qui s'est fait entre le parti socialiste français et le gouvernement, repose sur cette condition *sine qua non* que la France soutient et soutiendra jusqu'à la fin une guerre de libération et non une guerre d'invasion et de conquête. Et c'est précisément pour cette raison que nous avons le droit de demander à la diplomatie française qu'il n'y ait plus, dans l'Europe nouvelle, des peuples dont l'existence serait menacée ou mo-

Cela étant, on conçoit que féodalité et vassalité aient été inconnues de la Pologne. On peut dire que pendant tout le moyen âge, tandis que les paysans de l'Occident gémissaient dans le servage, ceux de Pologne furent libres, et que leurs droits furent garantis. Le premier de la glorieuse lignée des Piast était un paysan, et ce détail est un symbole. La féodalité germanique, avec sa rude hiérarchie, ne réussit jamais à s'implanter. Il semble certain, toutefois, que l'infiltration des éléments allemands, au XII^e et au XIII^e siècles, ait eu des effets fâcheux. Mais la dynastie nationale veillait. En 1180, l'assemblée de Lenczyca, qui établit le sénat, réforma la justice et les abus, abolit les dîmes et tailles, et promulgua de nouvelles lois pour garantir contre les violences des grands la propriété des paysans. Un siècle et demi plus tard, les invasions mongoles et les morcellements du territoire ayant favorisé de nouveaux empiètements, on vit Casimir le Grand reprendre la tradition nationale avec vigueur et s'honorer du sobriquet de roi des paysans. On rapporte que plusieurs de ceux-ci s'étant un jour venus plaindre à lui de la conduite de leurs seigneurs, il leur répondit : « N'avez-vous pas des briquets dans vos chaumières et des pierres à feu dans vos champs ? » Le Statut de Wislica (1347) leur assura la propriété comme à la noblesse et les soumit aux mêmes tribunaux. Ils faisaient valoir les terres des seigneurs,

sentait profondément qu'il ne lui était pas permis de disposer de ses terres et de ses richesses, du moment où il croyait que la République avait besoin d'être organisée d'une manière différente de celle qui prévalait alors... Le reste de cette coutume existe encore chez les Polonais. Si quelqu'un fait l'éloge d'un meuble ou d'un cheval, le propriétaire noble de ce meuble ou de ce cheval est obligé de l'envoyer tout de suite à la personne qui l'a loué. Le numéraire était tellement regardé comme une chose indigne d'un gentilhomme, dans la Pologne déjà déclinée des derniers temps de la République, que le dernier gentilhomme de la vieille roche, imbu de tous les préjugés de sa race, mais en possédant encore toutes les qualités, le célèbre prince Radziwill, le plus riche de tous les propriétaires de la Chrétienté, n'avait jamais qu'un seul écu sur lui ; après l'avoir dépensé, il en prenait un autre chez son trésorier ; il disait que ce serait déshonorer sa famille que de porter dans sa poche plusieurs pièces d'or. » MICKIEWICZ. *Les Slaves*, II, 398.

lestée. Et si les chaînes de la Pologne n'étaient pas complètement brisées, comment pourrions-nous alors régler la question d'Alsace-Lorraine conformément au droit et à la justice? Puisque l'Alsace et la Lorraine doivent retourner à la France, la question polonaise doit aussi être réglée conformément au principe des nationalités.

L'indépendance de la Pologne sera d'ailleurs un grand bien pour l'Europe entière, car elle restaurera l'équilibre, entre l'Occident et l'Orient, rompu par les odieux partages et profitera aux États spoliateurs dans une large mesure. Voici pour quelle raison : Pologne russe, Pologne prussienne, Pologne autrichienne même, autant de foyers d'infection qui menacent la sécurité intérieure des États copartageants. Nous, qui guérirons par la force le corps austro-allemand, nous avons le devoir de lui amputer tous les membres qui l'enveniment. De même la Russie se sentira plus à l'aise s'étant débarrassée de l'épine polonaise.

Aux yeux du parti socialiste français, toutes les promesses qui ont été faites à la Pologne, soit par la Russie, soit par un autre gouvernement qui avait intérêt de se concilier les sympathies de la population polonaise, de même que celles que peut encore proclamer pompeusement le gouvernement allemand, n'ont absolument aucune valeur positive. Etant donné la politique que le gouvernement russe a inaugurée en Galicie Orientale, lors de son occupation militaire, nous n'avons aucun droit de nous fier aux promesses du Grand-Duc Nicolas.

Ce n'est que des mains des deux grandes démocraties occidentales : anglaise et française, que la Pologne peut obtenir la libération de son peuple. Et c'est le devoir des socialistes français de veiller à l'accomplissement de cette tâche. Le gouvernement français, s'il commettait la faute de méconnaître les droits imprescriptibles

et légitimes de la nation polonaise, s'il manquait à sa parole de soutenir une guerre de justice et de liberté, s'exposerait à de graves mécomptes de la part du prolétariat français. Il risquerait de rompre la paix civile à l'intérieur de la France. »

T. G.

L'ABBÉ MALET

« ... Rempli d'une amicale pitié pour la misère des armées ... »

« ... Telle qu'elle est l'Armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité. ... »

ALFRED DE VIGNY.

(*Servitude et Grandeur militaire.*)

Lorsque la victoire de Waterloo permit le retour de la légitimité, les ultras demandèrent la réforme des soldats de l'Épopée à Louis XVIII qui se ressouvait de l'« arrivée à Compiègne », de son « escapatoire à Lille », des sautes de clameurs et des cocardes troquées.

Les commissions spéciales dressèrent des listes d'épuration et la mise en non-activité atteignit ceux que le peloton d'exécution avait épargnés. On inventait des motifs : âge avancé, inaptitude au service ; l'opposition des uns au gouvernement était flagrante, d'autres n'avaient pas demandé d'emplois depuis 1815. Ces prétextes épuisés, on congédia sans motif.

L'arrêt arbitraire frappa le plus vigoureux capitaine de l'ex-garde, ancien cavalier à la brigade Auguste-Colbert. Qu'importe le nom dont il se nommait ! Comme tant de demi-soldiers, « il aurait pu faire encore dix bonnes années de guerre ». Du coup le sang lui monta au cerveau car, pour tous ces militaires-là, quitter l'uniforme était une fin.

Les souvenirs affluèrent et il passa rapidement son existence en revue : les années de sa jeunesse, semblables à des gosses bougeants et gais, s'alignaient mal ; celles des campagnes violentes

portaient les armes ; enfin, voutés, les jours de paix monotone oscillaient à la manière des vieux, et puis... et puis l'inspection était terminée.

Des heures civiles oseraient-elles se mettre sur les rangs?...

... Non ! la mort s'avancait, cette fameuse mort dont il se gaussait depuis trente-deux ans.

Déjà il flairait son odeur. Soudain, les après-joies de jadis gênèrent sa conscience et, parce qu'il songea à l'enfer et au paradis des « Histoires saintes », il sortit du quartier et marcha vers la Paroisse. En vérité, elle redevint à ses yeux la « Maison du Seigneur ». Pour la première fois, depuis son enrôlement, il n'y transporterait pas shako en tête les blessés lamentables. Poussant la porte, il entra dans la fraîcheur odorante de l'église romane.

Factionnaire de son Dieu, un abbé lisait son bréviaire. A sa vue, le cavalier, d'instinct, joignit les talons : ses éperons résonnèrent. Le prêtre se retourna et, dans le contre-jour des vitraux, sa forme osseuse s'avança.

— « Capitaine, qu'y a-t-il ? »

— « Je viens. »

— « Parbleu ! Agenouillez-vous là ? »

Alors, impossible à éteindre, rauque par les cris dans la brume, la voix du militaire répondait.

Tel un chef interroge brièvement au retour d'une reconnaissance, le pasteur citait les souillures typiques des armées.

L'autre disait :

— « Oui... bien sûr ! »

Ou encore.

— « Foutue vie ! Tout ça c'est vrai ! »

Et il s'étonnait que ce confesseur connût ses turpitudes.

Maintenant il regrettait même les plaisanteries qu'il avait dites « dans le temps ».

Enfin il se tut.

Après l'absolution, l'ecclésiastique donna une pénitence commode, mais, au lieu de prononcer le rituel : « Allez en paix ! », il conclut :

mais avec la faculté de changer le lieu de leur résidence. Quand ils avaient été outragés par leurs maîtres, ils recevaient une indemnité, et s'ils étaient maltraités leur engagement de service se trouvait rompu de plein droit.

Il faut arriver, notons cette date, tout à la fin du xv^e siècle, à l'an 1496, pour voir le paysan attaché au sol. Ce fut l'œuvre de la diète de Piotrkow. Au xv^e et au xvi^e siècles, deux mouvements simultanés se produisent. Tandis que les magnats sont abaissés, les ruraux sont asservis. C'est la petite noblesse qui opère ce double mouvement, à son profit : Casimir Jagellon, surtout par le Statut de Nieszawa, avait étendu ses privilèges. Jean-Albert fit mieux encore. Il faut croire qu'à cette époque les paysans jouissaient encore d'une prospérité fort enviable, et sans doute unique en Europe, car une loi somptuaire, sous Jean-Albert, leur interdit de porter des habits trop riches et d'afficher un luxe excessif. La diète de Piotrkow prescrivit que, dans chaque famille de paysans, un seul des fils aurait le droit d'aller à l'école ou en apprentissage, « de peur que la terre ne vint à manquer de bras ». Quels sont, à cette date, les pays qui étaient obligés de recourir à de pareilles mesures ?

Il est incontestable, en tout cas, que la diète de Piotrkow marque une date funeste dans l'histoire de la classe rurale en Pologne. Elle restreignit à nouveau ses droits, et la mit dans la dépendance immédiate de la juridiction seigneuriale. Désormais, et jusqu'à la fin de la République, elle demeurera dans cette situation inférieure, complètement en dehors de la vie nationale.

Le moment est venu de nous demander quel était, au xviii^e siècle, l'état de la question paysanne, et dans quelle mesure elle contribua à la ruine du Royaume.

Il est inexact, en premier lieu, que la Pologne se soit désintéressée de cette question et qu'elle ait laissé les choses s'aggraver en fermant les yeux. Je défie que l'on trouve dans la littérature française du xvi^e et du xvii^e siècles autant de doléances, de réclamations, de malédictions même, qu'on en peut lire sur ce sujet dans les auteurs de Pologne. Quel texte, dans notre élo-

quence profane ou religieuse, peut se mettre en parallèle avec le septième sermon de diète de Skarga, où le grand orateur du xvi^e siècle s'élève avec tant de véhémence contre les abus de la noblesse ? Dans sa *Réforme des mœurs polonaises* (1645), Starowolski renouvelle ces protestations et réclame pour les paysans le droit de changer de lieu. A la même date, dans sa *Chronique des faits singuliers de l'Europe*, l'évêque Paul Piasecki demande que l'on permette aux bourgeois et aux paysans d'arriver aux hautes dignités ecclésiastiques, et il protège ces derniers dans ses domaines. Cinq ans après, le même thème est repris par Christophe Opaliński dans ses *Satires*.

On vit mieux en 1651. Cette année-là, un professeur de droit à l'Université de Wilna, Alexandre Olizarowski, publiait à Dantzig son *De politica hominum societate*. Nous trouvons ici, semble-t-il, les premières revendications de principes, et non plus de sentiment ou de religion, qui aient été formulées en Europe au nom des travailleurs de la terre. Olizarowski nie qu'ils soient *servi* ; il prétend qu'ils sont citoyens et libres par nature, *ingenui cives*. Il parle déjà comme Rousseau, et un siècle avant lui : « à l'origine, dit-il, comme tous les humains, les Polonais étaient entièrement égaux entre eux, et les princes qu'ils eurent devaient leur dignité non pas à leur race, mais à leur mérite. »

Le plus grand poète du xviii^e siècle, Wenceslas Potocki, avait peu d'estime pour la classe rurale, mais il reproche à la noblesse de l'exploiter. A la fin du siècle, un autre poète, Stanislas Lubomirski, précéda Fénelon dans le développement de cette idée que la terre est pour un pays la principale source de richesse ; et comme l'auteur du *Télémaque*, avant lui, il s'indigne des impôts qui écrasent ceux qui la travaillent.

Il serait bien trop long d'énumérer les ouvrages du xviii^e siècle, spéciaux ou non, qui traitent cette question rurale ou qui y touchent. Je rappellerai tout au moins le fameux ouvrage que le roi Stanislas Leszczyński écrivit en 1733 : *La Voix libre du citoyen*. Il offrait cette nouveauté d'envisager la question d'un point de vue économique et pratique, et non plus seulement philanthropique ou légal. L'auteur répète que

toute richesse vient de la terre ; il affirme que le fermage sera plus productif que le servage, parce que la liberté donne le goût du travail. Il rappelle les guerres de la Cosaquerie, dont l'oppression des paysans fut l'occasion, et laisse prévoir d'autres troubles de même nature.

Plus le siècle avance, plus les critiques abondent et se précisent. C'est l'abbé Konarski dans son ouvrage : *Sur la manière de délibérer avec profit*. C'est Etienne Garczyński avec son *Anatomie de la République polonaise*, où il range la condition malheureuse des paysans parmi les causes de la dépopulation. C'est l'abbé Antoine Poplawski, Joseph Wybicki, Stroynowski, Skrzetuski, Kollontay, Staszic surtout. Le *Monitor*, fondé en 1765 par Bohomolec, fera campagne pour l'amélioration de la condition des ruraux.

Si tous ces publicistes, poètes, orateurs, n'ont pas déterminé une révolution sociale, qui n'était pas possible, ils ont incontestablement contribué à éclairer les esprits, à adoucir les mœurs et à préparer les solutions de l'avenir. Il n'est pas question ici d'innocenter la noblesse polonaise et de voiler ses très grandes fautes. Mais au moins, est-il permis de constater qu'on a abusé de certaines citations, que l'on se passe de main en main et dont on s'autorise communément pour se dispenser de regarder les choses de près. L'Anglais Coxe écrit en 1788, par exemple, que les paysans polonais « sont les plus pauvres, les plus opprimés, les plus misérables qu'il y ait au monde ». Vraiment ? Avait-il visité l'Irlande ? Ces lignes d'un touriste britannique, et d'autres semblables, ont été mieux qu'utilisées, exploitées. Ainsi, le 22 avril 1913, au Landtag de Prusse, pour faire ressortir les bienfaits du « paternel gouvernement prussien » d'aujourd'hui, le député von Kardoff faisait le procès de l'ancienne Pologne et, comme d'usage, il insista tout spécialement sur le riche thème du servage. Le lendemain, le député polonais, Korfanty, ripostait bravement. Voici un passage qui mérite d'être transcrit :

« M. von Kardoff nous a lu hier les notes de je ne sais quel voyageur français décrivant l'oppression du paysan polonais. Si, de même que dans toute l'Europe, la servitude en Pologne était dure, il convient de rappeler qu'en Alle-

« Allons, capitaine, nous voici net ! » et déjà debout lui pose la question que suscite toujours l'uniforme :

— « A quelles affaires avez-vous pris part ? »

Toujours agenouillé, le militaire énuméra : « Flandre, Moselle et Rhin, Pyrénées-Orientales, Nord, puis en Allemagne, Ober-Elchingen, Elchingen, Ulm, Iéna... »

— « Halte ! cria le prêtre. Quelle journée ! »

— « Oui, reprit le soldat en se relevant, quel brouillard ! Je ne voyais pas les pelisses de mes camarades, du 3^{me} de Houzards... et ces sacrés boulets qui nous nuisaient, alors... »

L'abbé s'appuya contre un piller.

— « Alors ?... »

Et le pénitent étonné crut qu'il avait omis quelque péché effrayant...

... il chercha...

— « Hé bien, parle !... as-tu oublié que le 10^{me} de chasseurs fut lancé en colonnes par escadrons sur la batterie Steinwehr ; — Ney voulait couper l'aile droite des Prussiens, de leur centre, — que ton régiment suivait... »

— « Oh oui ! ce qu'on leur a tombé sur le poil aux Henckel-Cuirassiers et aux Priwitz-Dragons », répliqua l'ex-sabreur.

Les deux frères d'armes ne voyaient point la bataille de la même façon.

Le curé continua :

— « ... que ton régiment nous a dégagés et que moi, dans la bagarre, je reçus un si dur coup de sabre... »

— « Vous y étiez donc... ? »

— « Malheureux !... quelles cendres remuez-vous !... Plus de guerres à présent... Allez !... Allez en paix !... »

Honteux de cet aveu, le prêtre poussa l'homme ahuri vers le portail. Alors, le jour éclaira la face de l'ecclésiastique.

— « Le lieutenant Malet !... » s'écria l'ancien cavalier de la brigade Auguste-Colbert ! car il venait de revoir la célèbre balafre, l'entaille étonnante que l'empereur consacra d'une phrase : « Ce coup de sabre-là vous fera épouser la plus jolie femme de Paris ».

La prédiction impériale s'était réalisée ; mais la mort de cette épouse bien-aimée jeta le héros du 10^{me} de chasseurs en une douleur que seul le service d'un Dieu consolera.

Le curé ferma la porte, et d'un pas incertain remonta la nef aussi triste que s'il accomplissait pénitence pour les armées défuntées. Le cri de ce soldat lui rappelait les étapes de son malheur.

Un souvenir de gloire avait pu distraire un instant l'abbé Malet ; mais la blessure de son cœur se cicatrissait moins rapidement que la célèbre balafre d'Iéna.

Sur le seuil de l'église, le demi-solde béait à l'air pluvieux, désemparé par le heurt de tant de sensations imprévues. Une similitude d'aventures semblait devoir le conduire à un dénouement pareil. Sans doute il avait pénétré autrefois dans les sanctuaires, — shako en tête, — pour abriter des cadavres, maintenant, n'apporterait-il pas au Dieu des affligés, en agréable offrande, sa peine.

Des moineaux qui secouaient sur leurs plumes l'eau des ornières, s'envolèrent à l'arrivée d'un chien maigre. Cette scène réveilla celui qui n'était plus rien.

*

**

La destinée avait aboli les causes de bonheur de ces deux mortels : l'existence de la femme adorée, le cours d'une carrière si chère. L'immense regret avait rompu leur énergie, rendu leur vie tellement inutile qu'ils ne comprenaient point qu'elle continuât. Ils pleuraient leur joug ; ils pleuraient éperdument leur raison d'être. Dès lors, vains comme des « gens du monde », ils tombent aux pieds du sauveur.

Nous ne sommes pas plus forts que ça !

JEAN DE RESZKE, fils,

Maréchal des Logis du... Cuirassiers,
Troupes en campagne.

magne les princes régnants vendaient leurs serfs comme chair à canon à des puissances étrangères et touchaient une prime pour chaque paysan tué. Et, ce qui les dépeint encore mieux, ces bienfaiteurs faisaient d'amers reproches à leurs officiers quand le nombre des paysans tués et partant, la somme d'argent touchée n'étaient pas jugés suffisants. Des seigneurs comme ceux-là, la Pologne n'en a jamais eu (1) ! »

Peut-être suspecterait-on volontiers un député polonais de partialité en ces matières. Du moins sera-t-il plus difficile de suspecter le document qu'il a produit à la tribune du Landtag, et qui émane d'un haut fonctionnaire prussien de l'époque même, conseiller intime du ministère de la justice. « On est injuste avec la noblesse polonaise, y est-il dit, quand on l'accuse de traiter les paysans comme des esclaves, quand on prétend que le paysan en Pologne n'a aucune propriété et que le seigneur peut tout lui prendre et disposer de sa vie comme bon lui semble. Quoique la loi permette au seigneur de le faire, les mœurs du pays ont en réalité créé un tout autre ordre de choses. Les serfs en Allemagne, particulièrement en Westphalie, sont en ce sens bien plus les esclaves de leurs maîtres que les paysans polonais (2). »

Je me demandais tout à l'heure si l'Anglais Coxe avait visité l'Irlande. Je voudrais bien savoir, maintenant, si pour se rendre en Pologne il avait traversé l'Allemagne. En tous cas, entre son reportage et l'attestation de ce Prussien, il n'y a pas lieu d'hésiter. Le jugement de l'histoire informée et impartiale se trouve formulé d'une façon définitive dans ces lignes dont l'au-

(1) Rappelons ici quelques faits d'ailleurs bien connus. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, le landgrave de Hesse-Cassel vendit à l'Angleterre 16.992 hommes ; le duc de Brunswick 5.723 ; le prince de Hanau 2.422 ; le margrave d'Anspach 1.644, etc. Pour chaque mort ou invalide, ils touchaient entre 375 et 875 fr. d'indemnité. A la bataille de Trenton, 1.650 Hessois sur 1.950 trouvèrent la mort. Le landgrave en exprima sa satisfaction à leur chef, le 8 février 1777 : « Je vous rappelle que sur les 300 Spartiates qui luttèrent aux Thermopyles il n'en revint pas un. Que ne puis-je en dire autant de mes Hessois ! »

(2) J'emprunte ce document à la *Revue de Pologne*, 1^{er}-15 avril 1915, p. 417.

teur n'est cependant pas tendre pour l'ancienne noblesse de Pologne : « Toutes les critiques de nos ennemis, qui tendent à représenter l'oppression des paysans comme particulière à la Pologne, ne sont qu'ignorance ou imposture. Rien ne distingue essentiellement la Pologne, à ce point de vue, du reste de l'Europe (1). »

Un certain nombre d'ouvriers agricoles, qui étaient à vrai dire la petite minorité, mercenaires libres, serfs du domaine royal et de certains bénéfices ecclésiastiques, jouissaient de quelques droits civils et étaient protégés par l'Etat. Quant aux autres, ils étaient serfs, sans doute, et théoriquement à l'entière discrétion de leur seigneur. Mais en premier lieu, s'ils ne pouvaient quitter les domaines de ce seigneur contre son gré, ils avaient en revanche « le droit de jouir de la terre, et le seigneur ne pouvait les chasser du lieu qu'ils exploitaient et dont ils étaient possesseurs à charge de remplir les obligations du servage (2) ». Ils avaient donc un droit d'usufruit et ne se trouvaient point exposés aux risques d'expulsion. C'est ce que constatait, nous venons de le voir, un haut fonctionnaire de l'Etat prussien.

En second lieu, — et ce point encore est confirmé par le témoignage très net du même fonctionnaire, — les mœurs suppléaient en grande partie à l'insuffisance des lois, en ce sens que l'opinion publique protégeait les serfs contre les abus possibles et les violences de leurs maîtres. La peine de mort, par exemple, n'était jamais appliquée. Les excès commis étaient généralement imputables aux sous-ordres, aux intendants, ou aux juifs, ordinaires conseillers de la noblesse. Les mœurs étant très sensiblement en avance sur les lois, il est purement sophistique et artificieux de s'en tenir à ces dernières pour donner une idée de la civilisation polonaise à cette époque.

Au XVI^e siècle, Léon Sapieha, woiewode de Wilna, grand hetman, était adoré de ses paysans, qui, dit-on, se cotisèrent un jour pour payer une de ses dettes. Il disait à ses intendants : « Pour vous, un paysan est un paysan ; pour

(1) E. STARCZEWSKI, *L'Europe et la Pologne*, p. 8-9.

(2) KOZICKI, *Revue de Pologne*, 1^{er}-15 mai 1915, p. 205

BULLETIN

— La reconstitution de la Pologne.

Le 27 avril, notre très distingué compatriote et éminent professeur à la Sorbonne, M. Fortunat Strowski, a fait à la Société de Géographie, sous la présidence de M. Lacour-Gayet, une très belle conférence sur *La Reconstitution de la Pologne*, qui lui valut des applaudissements chaleureux. Cette conférence vient de paraître chez Plon et Nourrit sous forme de brochure de propagande, éditée par la *Revue du Foyer*.

A l'heure où on parle de la résurrection de la Pologne, M. Strowski explique la valeur morale du génie polonais, il glorifie les vertus immortelles de la nation polonaise, qui lui ont permis de persister et de garder intacte son âme à travers tant de malheurs et de vicissitudes. Avec son âme de patriote, sa finesse d'esprit et la souplesse du mot, il parle de la Pologne : d'abord florissante, puis tombée en décadence, ensuite au tombeau, mais toujours vivante et prête à ressusciter.

moi, c'est une Excellence, car s'il n'y a pas de paysans, je cesse d'être une Excellence. » Bien des nobles, malgré leur étourderie, avaient la sagesse de penser ainsi. Malgré tout ce qu'il peut y avoir de transfiguration involontaire, par le souvenir et la poésie, dans les *Récits d'un vieux gentilhomme polonais* ou dans le *Pan Tadeusz* de Mickiewicz, c'est encore là que l'on peut trouver la plus exacte figure de l'ancienne noblesse de la République, bruyante, animée, pittoresque, bavarde et généreuse. Il est simplement puéril de parler, comme le fait Sorel, « d'une armée de nobles vivant comme en pays conquis et livrée impunément à toutes ses passions (1) ».

Cà et là, avant qu'on ne vit poindre les grands dangers, diverses réformes locales et partielles avaient été tentées. Dans son ouvrage, Stanislas Leszczyński rappelle l'existence de quelques colonies libres, organisées surtout parmi les dissidents. En 1733, Posen accorda la liberté individuelle aux paysans des villages de Zegrz et de Ratay. L'activité des publicistes et l'influence de Rousseau créèrent un mouvement d'opinion qui se traduisit par de nombreuses initiatives personnelles de la part des grands propriétaires fonciers de Pologne. En 1760, André Zamoyski, titulaire d'un majorat, abolit le premier le servage et la corvée dans ses terres. Le régime du fermage fut également établi dans leurs domaines par l'abbé Paul-Xavier Brzostowski, par Ignace Massalski, le prince Stanislas Poniatowski, Joachim Chreptowicz, la princesse Anne Jablonowska, Hyacinthe Jezierski, Stanislas Małachowski, et bien d'autres encore, qui ne se contentèrent pas d'affermir leurs terres, mais qui souvent même y bâtirent des habitations pour leurs fermiers. Staszic acheta dans le palatinat de Hrubieszow un lot de terre qu'il donna à ses paysans en les dotant d'un règlement spécial.

Il est indéniable que l'immense majorité des gentilshommes polonais demeura étrangère à ce généreux mouvement de philanthropie. Mais pouvait-il en être autrement ? Il paraît qu'au XVII^e siècle le roi Jean-Casimir, ému par les

(1) SOREL, *L'Europe et la Révolution*, I, p. 507.

LISTE DES DONN

Offerts au Concert du 29 mai au Château de Valrose à Nice

organisé au profit des victimes de la guerre en Pologne par M. Jan Styka.

M. le Délégué général du Comité des victimes de guerre en Pologne, Baron Gustave de Taube, nous communique la liste des dons qui lui ont été versés par l'intermédiaire de M. Jan Styka :

MM. Mgr Chapon, évêque de Nice 100 fr.; — S. A. Princesse Youryewski 200 fr.; — M^{lle} Hélène de Gąsiorowska 500 fr.; — M. Maistre 150 fr.; — M^{me} Hélène de Polowtsoff 200 fr.; — M^{me} Jan Styka 100 fr.; — Comtesse Deasarte 100 fr.; — Princesse Prozorowsky-Galitzyn 100 fr.; — M^{me} Ogilba 100 fr.; — M^{me} de Szczuka 100 fr.; — M^{lle} de Tomaszewska 100 fr.; — M^{me} Julie Nowacka 100 fr.; — M^{me} W. de Carrossi 100 fr.; — M. Boncza-Tomaszewski 100 fr.; — M^{me} Claire Virenque 50 fr.; — M^{me} Aimé Morot 50 fr.; — M. F. Egerton Cutter 50 fr.; — M^{me} de Rachmanoff 50 fr.; — M. le général de Hackman 50 fr.; — M^{me} J. de Zapolska 50 fr.; — M^{me} Argylopoulo Martin 50 fr.; — M. Mareschal 50 fr.; — M. Mrozowiecki 50 fr.; — le Comte Marcoff 50 fr.; — Prof. Charles Richet 40 fr.; — M^{me} Louis Bouvier 40 fr.; — M^{me} Amélia Rosenblum 25 fr.; — M. Rząsniński 25 fr.; — Princesse Marie Ourousoff 20 fr.; — Dr Bogdanowicz 20 fr.; — M^{me} Musso 20 fr.; — M. Jaczyński 20 fr.; — M^{me} Lilli de Witte 20 fr.; — M. A. de Pois 20 fr.; — M. Schwob 20 fr.; — M^{lle} Backer 20 fr.; — M^{me} de Krukoff 20 fr.; — M. Antonio Florès 20 fr.; — Général E. de Castellar 20 fr.; — Chanoine Bauce-Bourrey 10 fr.; — M. Joseph Cieszkowski 10 fr.; — Dr A. Walewski 10 fr.; — M. N. Koretzky 10 fr.;

— Les « adieux » des Boches.

Depuis le commencement de la guerre les Allemands font l'impossible pour purifier leur pauvre langue des mots étrangers. La censure militaire persécute dans les articles toute expression empruntée aux langues française ou anglaise, en les remplaçant par les inventions les plus grotesques.

Ainsi le « adieu » français a été remplacé par « auf Wiedersehen », mais un « Zeitung » berlinois, dès la déclaration de la guerre de l'Italie, a prêché le retour au mot « adieu » qui se compose des cinq lettres commençant la phrase suivante : « Auf dass Italien endlich untergeht » (que l'Italie disparaisse enfin). Décidément l'esprit allemand commence à souffrir du pain KK.

◀ Remerciements à Saint-Briac.

C'est à Saint-Briac, ou plutôt à l'Hôpital Complémentaire n° 47, et aux Dames infirmières de la Croix-Rouge et à MM. les Médecins que nous nous empressons de présenter nos plus vifs remerciements polonais pour leurs soins maternels et leur accueil bienveillant pour certains de nos volontaires blessés, qui nous en ont parlé avec des larmes de gratitude dans les yeux.

calamités de l'invasion suédoise, fit solennellement, dans la cathédrale du Lwów, le vœu d'émanciper les paysans. Vœu très beau, mais irréalisable. Il ne l'était pas davantage au XVIII^e siècle. Il l'était moins, car aux raisons d'ordre économique vinrent s'ajouter, à cette époque, des raisons d'ordre politique.

Ici encore, il est nécessaire de faire effort pour entrer dans l'esprit slave. Nous comprendrons alors qu'en Pologne la réforme agraire ne pouvait s'opérer qu'en allant jusqu'au bout, jusqu'à la translation de la propriété, jusqu'à l'abandon du sol lui-même aux paysans. Or cela, ni l'Etat ni l'immense majorité des particuliers, à cause de leur pauvreté, n'étaient en mesure de le réaliser.

Qu'est-ce qui obligeait à faire une réforme intégrale, ou à n'en pas faire ? Deux sortes de causes. D'abord, et Michelet l'a bien vu, « dans un pays sans industrie on ne pouvait se contenter de dire au serf : tu es libre ! On ne pouvait l'émanciper sans lui créer des moyens de vivre. En lui donnant la liberté, il fallait lui donner la terre (1) ». D'autre part, et Michelet l'observe encore, les serfs slaves se regardaient « comme les antiques et légitimes propriétaires du sol (2) ». Le dos au maître, mais la terre à eux. Ils ne pouvaient dissocier ces deux termes, liberté et propriété. L'émancipation sans la terre, c'était là pour eux une chose inconcevable ou inacceptable. Voilà pourquoi, par exemple, le régime du fermage, institué par un certain nombre de seigneurs, rencontra lui-même, parfois, malgré toutes ses garanties de sécurité, une forte défiance de la part des paysans ; il leur semblait qu'il les arrachait à la terre, à leur terre. Voilà pourquoi, également, dans sa Déclaration du 7 mai 1794, Kosciuszko proclama que le paysan est libre de quitter la terre qu'il cultive, mais que s'il remplit les conditions fixées par la loi le propriétaire n'est pas libre, lui, de lui ôter cette terre. Le fameux article 4 du Statut constitutionnel du Grand-Duché de Varsovie, article dont Napoléon était si fier (3), introduisait le régime

de l'Occident, mais il était, au point de vue polonais, un pur contre-sens. Il exposait le paysan, désormais libre, au danger de l'expulsion, qui révoltait son vieil instinct slave.

Ces points mériteraient d'amples développements. Les historiens étrangers à la Pologne n'y attachent pas d'intérêt. Cet intérêt, pourtant, est considérable. Il faut pénétrer jusqu'à l'âme d'un peuple, d'une race, jusqu'au tréfonds de ses instincts, pour comprendre le vrai caractère de sa structure sociale et par conséquent les aspects originaux des questions qui se sont posées à lui. Faute de cela, l'histoire n'est que dérision. Distinguer au lieu de confondre, dit Thierry.

A ces raisons d'ordre ethnique et économique, qui expliquent les difficultés particulières d'une réforme agraire en Pologne, il faut ajouter — n'ayons garde de les omettre — les raisons de la politique et de la diplomatie. Ne perdons jamais de vue que l'histoire intérieure de la Pologne au XVIII^e siècle est inintelligible si l'on fait abstraction de l'étranger. Les ennemis de la République, pour s'en assurer les morceaux, exploitèrent la question sociale comme ils exploitèrent la question confessionnelle, exaspérant simultanément les intérêts en présence, travaillant peuple et aristocrates, de manière à brouiller les problèmes et à en rendre impossibles les solutions. Au XVII^e siècle, la Cosaquerie avait été une fausse révolution agraire, où se retrouvait sans peine la main de l'Autriche. Au XVIII^e siècle, il en fut de même en Volhynie, en Podolie et en Ukraine. Mais cette fois c'étaient les popes de Catherine II qui soulevaient les paysans contre les propriétaires polonais. Trois mois de massacres préludèrent glorieusement aux horreurs de même sorte que la Galicie devait voir en 1846.

Zamoyski, à la diète de 1776, avait rédigé un code nouveau, qu'approuva officiellement la diète de 1780.... En dépit de très gros obstacles d'ordre pratique, la Pologne, par un effort suprême, sentant son existence en jeu, osait songer à l'émancipation des paysans. Aucun projet de ce code ne fut combattu par les Moscovites avec plus d'énergie que celui-là. Et tandis qu'ils soulevaient les paysans d'Ukraine et de Volhynie contre les nobles, ils exaspéraient les

— M^{me} Hedvige Moszynska 10 fr.; — M^{me} W. Miklaszewska 10 fr.; — Comtesse J. Stoyowska 10 fr.; — M^{me} Fudakowska 10 fr.; — M. Wyszniowski 10 fr.; — M. et M^{me} Turcki 10 fr.; — M^{lle} Chelmonska 10 fr.; — M^{me} Marie Lappa 10 fr.; — M. P. Nicolayeff 10 fr.; — M. Pierre Alinoff 10 fr.; — M. Brunoff 10 fr.; — M^{me} Domaradzka 10 fr.; — M. J. Mankowski 10 fr.; — M^{me} Marie Grodzka 10 fr.; — M^{me} Lederman 10 fr.; — M. Łązynski 10 fr.; — M. Aron 10 fr.; — M. Assilio Begey, au nom du Comité « Pro Polonia » de Turin 100 fr.; — M^{me} Fiedler 30 fr.; — Prince Troubetzkoy 25 fr.; — M^{me} Léonce Perret 20 fr.; — M. Langlois du Vivray 10 fr.; — M. A. Lubelski 10 fr.; — M. le Chanoine Caron de Versailles 10 fr.; — Princesse Wittgenstein 20 fr.; — M. A. Hałaszkiewicz 10 fr.; — Niknigo 15 fr.; — Abbé Henri Deyglun 5 fr.; — Dr Lichtenstein 5 fr.; — Miss X... 5 fr.; — M. Fabricant 5 fr.; — M. Dutertre Pluciński 5 fr.; — M^{me} Siccard 5 fr.; — M^{me} Schœn 5 fr.; — M^{me} Bidanet 5 fr.; — M^{me} Van Dyck 5 fr.; — M^{me} Lydie Chateoust 5 fr.; — M. A. Farant 5 fr.; — M^{me} E. Mokiejewska 5 fr.; — M. J. Kozłowski 5 fr.; — M^{me} E. Panteloff 5 fr.; — M^{lle} J. Zapolska 5 fr.; — M^{me} Pogorzelska 5 fr.; — M^{me} Garcia 5 fr.; — P. Z. 5 fr.; — K. C. 5 fr.; — Angélique de Cogan 5 fr.; — M^{lle} Chegg 6 fr. — Total des dons : 3.475 francs entièrement reçus par M. le Délégué général du Comité pour les victimes de guerre en Pologne.

— En vente à l'Administration de « POLONIA » :

- 1) L'Hymne National Polonais, musique et paroles 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
- 2) Neuf cartes historiques de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
- 3) « La Question polonaise », par Joseph de Lipkowski, édition en français et anglais ensemble, avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50; franco, 4 fr.
- 4) « La Proclamation du Généralissime russe et l'opinion française », 1 fr.; franco, 1 fr. 25.

nobles du royaume contre leurs paysans en leur disant que leurs droits étaient menacés.

Les projets de Zamoyski échouèrent. Ils devaient être repris par la diète de quatre ans. La Constitution du 3 mai 1791, dans un paragraphe spécial, mit les paysans « sous la protection de la loi et du gouvernement ». Kosciuszko allait faire mieux. Il allait publier son manifeste de Polaniec et appeler les paysans dans les rangs de l'armée nationale. Ces serfs, que des voyageurs distraits, des reporters étrangers, des agents à gage, représentaient comme croupissant dans la pire misère et dans la plus abjecte démoralisation de l'esclavage, pourris d'alcool et de lâcheté, où prirent-ils donc la noblesse d'âme, l'héroïsme, l'élan d'instinct national, qui les fit se couvrir de gloire, aux côtés de Kosciuszko, sur le champ fameux de Raclawice ? Etait-ce des ilotes, ces braves gens ?

La bataille de Raclawice était livrée le 4 avril 1794. Trois mois après, le ministre russe Bezborodko écrivait à Repnin : « Les Polonais ont des façons de penser dont on peut redouter la contagion. L'émancipation des serfs et autres choses semblables provoqueraient peut-être une agitation de nos masses rurales. Ces considérations ont décidé la perte de la Pologne et son démembrement ». Ces lignes fatales éclairaient tout. Il est établi que la Pologne soi-disant vicieuse aux moelles du fléau nobiliaire eut la force de tenter la solution du problème formidable qu'était celui du servage, et qu'elle en fut empêchée dès que ses vellétés prirent corps, et pendant trente ans au moins par les intrigues et la pression violente de l'étranger. Il est établi que cette masse paysanne, prétendument avilie, fut la ressource suprême de la nation en péril.

Je ne vois réellement pas, dans ces conditions, ce qui a pu déterminer un historien français comme Rambaud à dire (1), pour justifier les partages, que la Pologne « s'obstinait dans les traditions de l'âge féodal », et que pendant, le même temps, la Prusse, l'Autriche et la Russie « essayaient de réaliser les réformes préconisées par les philosophes et les physiocrates français ». Je ne vois pas en quoi il y a, ici et là, « marche

(1) MICHELET. *Pologne et Russie*, p. 70.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 81.

(3) HANDELSMAN. *Napoléon et la Pologne*, p. 153.

(1) *Histoire de Russie*, p. 461.

ZIEMIE POLSKIE

Walka o Warszawę o zniewolenie armji rosyjskiej do ustąpienia za Bug, a może za Dźwinę, rozstrzyga się w tej chwili. W ciągu najbliższych tygodni, należy spodziewać się rezultatu. Pozycje walczących ze sobą wojsk są tak krytyczne, iż, w razie przegranej którejkolwiek z armji, ponieście ona niechybną klęskę. Z jednej strony, armji rosyjskiej grozi przerwanie głównych arterji kolejowych na linii Kowel, Chełm, Lublin, Brześć i Grodno a więc unieruchomienie wojska za oddaloną linią obronną na Białej Rusi, Wołyniu itd., — z drugiej, wdzierająca się, od południa i północy, armja austro-niemiecka, zniewolona rozciągać kolumny pochodowe w widłach rzek, odsłaniać boki i oddalać się od swych dopływów amunicji, prowiantów i rezerwy, może, przy lada silniejszym ataku, w krytycznej chwili, ponieść straszliwą porażkę. Czy na ten atak wojsku rosyjskiemu starczy sił, pokaże bliska już przyszłość.

Ostatnie wiadomości dla armji rosyjskiej nie są dobre. Po zwycięstwie pod Lublinem, bitwa rozgorzała tam na nowo. Przasnysz zajęty przez Niemców, walki toczą się już pod Ciechanowem; Modlin ostrzeliwuje już front niemiecki; na północy, atak idzie w stronę Rygi. Warszawa fortyfikuje się, okopuje i Warszawa jest ciągle celem wysiłków niemiecko-austriackich.

— Gazety galicyjskie donoszą, że zakazano

opposée ». Contentons-nous de renvoyer Rambaud aux quatre lignes de Bezborodko. Marche opposée, peut-être, mais c'était la Pologne qui allait en avant, tandis que les autres reculaient.

Et maintenant, nous savons à quoi nous en tenir sur la thèse, fort habilement répandue, qui représentait la condition du peuple polonais comme une des grandes causes déterminantes de la catastrophe finale. Dans tous les États européens, jusqu'à la Révolution, la vie nationale fut assurée par la coopération et l'équilibre de trois éléments, qui étaient la royauté, la noblesse et le tiers-état. Du peuple, des paysans, il n'était question nulle part. Si l'élément nobiliaire dominait en Pologne, nous avons vu que sa supériorité numérique signifiait simplement ceci, que la République possédait un nombre de citoyen beaucoup plus considérable que les autres pays. Il reste encore à démontrer que ce fut preuve de barbarie féodale.

Si la noblesse polonaise, après une incomparable période de prospérité, a commis de grandes fautes, et de très grandes, sa conduite à l'égard de la classe rurale n'apparaît point comme différente de celle que nous observons ailleurs de la part des castes correspondantes, si ce n'est peut-être qu'elle fut généralement plus humaine et plus généreuse. Elle eut le courage, pour ainsi dire sous le feu des canons ennemis, et en s'exposant à de redoutables difficultés économiques, d'aborder une réforme que la Russie ne réalisa chez elle, ne l'oublions pas, que dans la seconde moitié de XIX^e siècle. La Pologne est tombée, non pas pour avoir maintenu le servage, mais pour avoir voulu s'en défaire. Si elle s'est obstinée à quelque chose, ce n'est pas aux traditions, mais aux réformes. Cette légende du servage polonais, fabriquée de bonne heure, dès le XVIII^e siècle, revue et augmentée par les historiens à la solde, n'a jamais servi qu'à masquer les opérations de la politique étrangère et à donner à ses forfaits les apparences de justice et d'humanité dont elle avait besoin pour se couvrir. Elle n'est plus bonne aujourd'hui que pour la presse germanique et les orateurs du Landtag prussien.

posługiwać się językiem polskim przy telegramach, nadawanych w Wiedniu. Natomiast dopuszczony jest język francuski, angielski, włoski. Nawiąsem nadmienić należy, że w Wiedniu zamieszkuje obecnie 200 tys. Polaków.

Z Celowca (Klagenfurt) donoszą znów, że tam nietylko depesze, ale, co gorsza, nawet listy w języku polskim są zakazane. Konfiskuje je stale cenzura, udzielając « prywatnie » rady pisywania po francusku, angielsku, włosku lub choćby po hiszpańsku.

— Z Lipna piszą: Miasteczko, liczące 7.000 mieszkańców, prawie wyludniło się. Ludność męską Niemcy uprowadzili do Torunia i Królewca. Handel spoczywa w rękach Niemców, którzy wyzyskują ludność. Od Lipna do Włocławka kursuje kolejka. Posądzając o szpiegostwo, mnóstwo ludzi Niemcy skazują na śmierć.

— W Sosnowcu panuje wielka nędza. Utworzył się komitet robotniczy, atujący setki innych od śmierci głodowej. Robotnicy żywność sprowadzają z dalszych okolic, np. z Kłomnic, Wodzowa i innych.

— Gospodarujący w ziemi płockiej, Niemcy, strapieni różnemi niepowodzeniami, skłonni są przypisać je nie własnej nieopatrzności, lecz zachowaniu się miejscowej ludności, która, jak sądzą, donosi o każdym ich kroku i zarządzaniu władzom wojskowemu rosyjskim. Stąd ciągle posądzania o szpiegostwo, badania i śledztwa uciążliwe, na które narażani są ludzie najniewinniejsi w świecie. Opowiadają o następującem zdarzeniu w Bielsku, w gub. płockiej.

Pewnej niedzieli po nabożeństwie, w kościele, pięciu obywateli miejscowych, pragnąc pogawędzić, weszli do herbaciarni, utrzymywanej przez Żyda, i kazali podać sobie herbaty. Naraz, do herbaciarni weszło pięciu żołnierzy Węgrów, których wogóle jest dużo w okolicy Płocka. Żołnierze zobaczyli na stole mapę, stanowiącą własność gospodarza herbaciarni. To wystarczyło, ażeby na zebranych w herbaciarni obywateli rzucić podejrzenie o konspirację i szpiegostwo. Wszystkich 5-ciu aresztowano i wyprawiono nazajutrz do Raciąża. Tu dwóch, po dwudniowym areszcie, wypuszczono, trzech zaś pozostałych trzymano zgórą trzy tygodnie. Gdy powrócili do domu, byli tak wyczerpani ciągłemi badaniami i głodem, że musiano ich umieścić w szpitalu.

— Z Kutna donoszą do pism warszawskich: Niemcy urządzili tu wielkie warsztaty reparacyjne karabinów i kartaczońnic. Jak dotąd, uszkodzoną broń odsyłano do Aleksandrowa, obecnie zaś wielkie partje zniszczonej broni odsyłane są do Kutna, gdzie reparacją zajmuje się kilkudziesięciu ludzi, przyczem warsztaty czynne są dniami i nocą.

Dowóz nowych karabinów z Niemiec zmniejszył się. Pociągi z amunicją wyladowywane są w odległości trzech wiorst od Kutna, gdzie urządzono, w tym celu, specjalne składy, do których nie wolno zbliżać się na znacznej przestrzeni. Powodem zakazu jest wybuch, jaki niedawno zdarzył się w jednym ze składów, przyczem zginęło wówczas 8 osób. Znajdujący się w tym czasie w pobliżu składu cudem ocaleli.

— *Deutsche Lodzer Zeitung*, jak donosi korespondent kopenhaski *Gaz warsz.*, w numerze z dnia 21-go z. m., pomieściło obwieszczenie następujące:

« Wikarjusz Franciszek Pruski z Kramaska, na zasadzie uprawomocnionego wyroku sądu polowego w Kutnie, z d. 11 maja 1915 r., skazany był na śmierć za zdradę wojenną, gdyż łącznie z innymi, w październiku 1914 r., z użyciem przemocy oddał do niewoli rosyjskiej niemieckiego lotnika wojskowego. Wyrok wykonano

za pomocą rozstrzelania dziś, o godz. 4 zrana. Kutno, d. 17-go czerwca 1915 r. Komendant etapowy, kapitan Reimann. »

OPINJE POLSKIE

Z. D. (Zdzisław Dębicki) zamieszcza w «Kurierze Warszawskim», pod tytułem « Za cenę krwi », następujący, godny uwagi, artykuł:

« Od początku tej wojny płynie krew polska. Płynie szerokim, czerwonym strumieniem — i tu, na ziemi naszej, i tam — na Zachodzie, gdzie z dobrej woli młodzież polska wstąpiła do szeregów z myślą o ojczyźnie, pewna, że służy jej ideałom, że walczy o jej przyszłość.

« Nie znamy jeszcze swoich strat. Nie wiemy ani tego, ilu poległo Polaków, walczących we wrogich sobie armjach, ani tego, jakie szczyrbę wyrządziła śmierć w szeregach najlepszych, najwięcej obiecujących sił naszych.

« Obok prostych żołnierzy, dźwigających karabiny, wojna powołała pod broń tysiące młodzieży inteligentnej, która, w charakterze oficerów rezerwy, poszła spełnić swój obowiązek w mundurach rosyjskich, austriackich i pruskich. Wiemy, że byli wśród nich prawnicy, literaci, artyści, inżynierowie, nauczyciele szkół, profesornie uniwersytetów i studenci. Wiemy także, że nie doliczymy się ich już nigdy w tym komplecie, w jakim opuszczali rok temu swoje ciche ogniska domowe i warsztaty pracy spokojnej. Co chwila przychodzą do nas i długo jeszcze przychodzić będą wieści żałobne.

« Wojna! Stało się zadość jej żelaznym, bezwzględny prawom. Złożyliśmy jej, narówni z innymi narodami, krwawą ofiarę, ale nasza, polska ofiara, postokroć była i jest tragiczniejsza.

« Za cenę tego tragizmu, który nas budzi ponocach i krzykiem, hamowanym we dnie, wydiera się z gardła, kupujemy jednak u innych narodów to, czegośmy dotychczas nie mieli — nie współczucie, które nawet tam, gdzie darzono niem nas hojnie, jak we Włoszech, nie miało dla nas wartości realnej, lecz *rozumienie naszej sprawy*, w połączeniu ze *rozumieniem własnego interesu*, który ma w *reintegracji Polski* każdy naród, patrzący trzeźwo na przyszły układ stosunków w Europie.

« W miarę rozwoju wydarzeń, z każdym dniem widoczniej przestajemy być wartością polityczną bez własnego ciężaru gatunkowego, stajemy się zaś znów « Polską », o której mówi się nietylko na łamach czasopism, lecz i w gabinetach ministerjalnych i na radach koronnych, we wszystkich stolicach świata, nie wyłączając najgroźniejszego dla naszego jutra dziejowego, Berlina.

« W ten sposób spełnia się, w naszych oczach, konieczność historyczna, przepowiedziana przez wszystkie wielkie umysły, nietylko polskie, lecz i obce, o ile dane im było widzieć jasno i sędzić bez uprzedzeń.

« Jesteśmy świadkami, i niepodobna tego nie widzieć, jak sprzymierzają się na naszą korzyść dwa zasadnicze motory rozwoju historycznego — polityka, oparta na rachunku, i dążenie do wolności narodów, wysnute z ideału powszechnej sprawiedliwości równości i braterstwa.

« Być może, nie wszystko urzeczywistni się odrazu, bo nie odrazu, w odwiecznej walce światła z mrokiem, zwycięża światło, dające początek nowemu życiu, lecz, krok za krokiem, idziemy ku wielkiej przemianie, w której obliczu stanął świat natychmiast po wybuchu tej wojny, podkreślającej czerwona swoją linią rachunek przeszłości dla ostatecznego podsumowania go i wyprowadzenia z niego bilansowej liczby, która ma rozpocząć nową buchalteryjną księgę Europy odrodzonej.

« Nikt nie może jeszcze przewidzieć dzisiaj,

jak szeroki krąg zatoczy na świecie oczekiwana przemiana, co przemieni z gruntu, a czego dotknie tylko po wierzchu, co zmiądzzy i usunie z drogi, jako przeszkodę, co natomiast podźwignie i przywróci do równowagi dla równowagi europejskiej.

« To pewna jednak, że każdy naród, który w tej strasznej wojnie złożył swój okup krwi, który bezwzględnie i bezlitosnie jej bóstu złożył żadaną daninę, ma prawo do udziału we wszystkich dobrach, jakie dzień jutrzejszy może przynieść odkupionemu światu.

« A że naród polski niósł swoją ofiarę krwi pod znakiem niebywałego w dziejach tragizmu, który siłą swojego napięcia potrafił przemówić do najojętniejszych, więc prawa jego do tego udziału są równe z prawami innych narodów ».

— Głośny już dziś agitator, p. Władysław Studnicki, wydał broszurę p. t. « Racja stanu Włoch i sprawa polska » (*Raison d'Etat de l'Italie et la cause polonaise*). Z elukubracji tej warto przytoczyć następujący ustęp: « Poznańskie i Prusy Zachodnie, zaanektowane przy podziale Polski i wycięte z W. ks. Warszawskiego, są krajami o ludności mieszanej. Dwie trzecie ludności w Poznańskim należy do narodowości polskiej; a jedna trzecia do narodowości niemieckiej; w Prusach Zachodnich dwie trzecie należy do narodowości niemieckiej a jedna trzecia do polskiej. Dwie pozostałe prowincje, o ludności mieszanej, nie mają charakteru polskiego. Tylko w części Śląska żywił polski posiada przewagę, lecz nie ma ani tradycji, ani sfery intelektualnej polskiej. W Prusach Wschodnich, dawnym lennie Polski, ilość ludności polskiej nie przekracza 12 proc.

Część Polski, zaanektowana przez Prusy, nie może być, wobec swego składu narodowościowego i małego obszaru terytorjalnego, brana pod uwagę przy przyszłym odbudowaniu Polski ».

Nie ma co mówić, piękne zaiste zasady « niepodległościowe », bo p. Studnicki jest, tak zwany, « niepodległościowcem », zaczynają grasować... Przyszła Polska, na uciechę austro-niemiecką, ma się wyrzec swej kolebki, ma skwitować z « krajów o ludności mieszanej »... I takie szkodliwe bzdury drukują się po francusku... A po tem okrutnie dziwnym się, gdy nam cudzoziemiec, wraże dociekań na temat zwycięstwa koalicji, odmawia Gdańska...

RUINA ZABYTEKÓW HISTORYCZNYCH

PAMIĄTEK I DZIEŁ SZTUKI.

W GALICJI

P. Tadeusz Gubrynowicz ze Lwowa, zwiedził z delegatami rosyjskimi, pp. Czichaczewem, Trubnikowem i Szmurłą, różne okolice Galicji, przed ostatnią ofensywą austriacko-niemiecką, dla zbadania stanu zabytków historycznych i obecnie zdaje sprawę z tego, co widział w *Dzienniku Kijowskim*.

Ze sprawozdania tego wynika, że zamek w Podhorcach ocalał wraz ze zbiorami. Nie uległ również zniszczeniu starożytny zamek Sobieskich w Złoczowie, wiele zabytków jednak uległo zniszczeniu.

Padł ofiarą wojny zamek w Świrzu, jeden z nielicznych u nas, który dotrwał szczęśliwie do ostatnich czasów, bardzo starannie odrestaurowany, zamieniony w uroczą siedzibę, urządzoną wykwiłtnie i zapełnioną wszelkiego rodzaju dziełami sztuki i pamiątkami rodzinnymi. Dnia 2 września, zamek został splondrowany i zaraz podpalony, tak, że dziś ze wspaniałej siedziby sterczą tylko okopcone mury i rumowiska.

Wybranówka — pałac do niedawna Fredrów, urządzony wykwiłtnie, zawierający wiele dzieł sztuki, został ze wszystkim spalony aż do piwnic.

Dziewiątyni. — Stary dwór z XVIII w., należący do hr. Kazimierza Szeptyckiego, zapełniony mnóstwem pamiątek rodzinnych, obrazami,

sztychami, cennymi meblami, został splondrowany.

Najsmutniejsze wrażenia sprawia, wspaniałą przedtem, wielki pałac hr. Franciszka Mycielskiego w Boryniczach Dnia 2 września, wojskowość austriacka poleciła wszystkim opuścić go wobec spodziewanej bitwy, a kiedy i sama się cofnęła, w pałacu nie było nikogo. Po krótkim plondrowaniu, pałac podpalono zapomocą benzyny, wylanej w komnatach parterowych tak, iż stanął w płomieniach i, paląc się przez ośm dni, zgorzał aż do piwnic. Były tam pamiątki rodzinne Borkowskich, Dembińskich i Mycielskich, były liczne dzieła tak starej, jak i nowej, sztuki polskiej. Wszystko to zginęło na zawsze...

Podobny też los spotkał słynny pałac, w Rozdole, Karola hr. Lanckorońskiego, ochmistrza dworu austriackiego, głośnego w Europie znawcy i mecenasa sztuki, jeden z najwykwintniej urządzonych w Galicji, tworzący jedno wielkie muzeum, zapełniony setkami pierwszorzędnych obrazów, portretów w rodzinnych, pamiątek historycznych, wyrobów artystycznych, wykopalisk rzymskich i greckich, pełen nader kosztownych mebli, cennej porcelany, starych zegarów, zwierciadeł, zawierający wreszcie bibliotekę z 20.000 tomów, zbiór fotografii dzieł sztuki jeden z największych w Europie, liczący około 70.000 sztuk fotografii, a nadto, w osobnym budynku bardzo bogate archiwum rodzinne, sięgające, XV w.

Zbiory p. Orzechowicza, znajdujące się w Kolnikowie, pod Przemyślem, ocalały, a następnie zostały przewiezione do Lwowa.

« W rzędzie miasteczek Galicji Wschodniej — pisze p. Gubrynowicz — które uległy zniszczeniu, obok Janowa, Rohatyna, Przemyślan, najstraszniejsze może wrażenie sprawia Maglerów, który, od dnia 6 do 12 września, był terenem zacieklej walk. Skutkiem tego z całego miasteczka zostało zaledwie około 10 domów; reszta legła w gruzach i popieliskach, przerażającą sprawiając widok.

W obrębie tego terenu walki, znalazł się również, odległy o 5 klm., piękny zamek maglerowski, niegdyś Bełzeckich, z XVII w., obronny, z czterema basztami, z których trzy dotychczas dobrze się zachowały, należący do hr. Siemieńskich. Sam budynek, prócz śladów kul, nie doznał znacznych uszkodzeń, natomiast wewnątrz jego zupełnie spustoszone — meble, lustra, zegary, porcelana, dywany, obicia, biusty, broń i t. d. bądź zrabowane, bądź zniszczone, przedstawiają chaotyczną kupę połamanych resztek.

Znajdujące się obok zamku, kamienne, nadnaturalnej wielkości, posągi króla Jana III, Daniłowiczów i Radziwiłłów, przeniesione tu przed pół wiekiem z zamku żółkiewskiego, uszkodzono również w znacznej części w barbarzyński sposób — poodbijano im głowy, ręce, ozdoby i t. d.

W niewielkiej odległości od zamku maglerowskiego leżący, piękny stary dwór, w Kamionce-Iłpniku, Rom. Czajkowskiego, wokoło którego również zaciekle toczyły się boje, oprócz spalonej częściowo gorzelni, sam ocalał, został natomiast doszczętnie splondrowany i zniszczony, tak, że z pięknego urzędnia komnat, z mebli, z licznych obrazów i dzieł sztuki pozostały tylko bezładne kupy porozbijanych resztek. W kupach śmieci, koło dworu, znajdowaliśmy jeszcze obrazy holenderskie z XVII w.

W Horyńcu, w pałacu przerobionym w ostatnich latach ze starego dworu i urzędnego wykwiłtnie przez Aleksandra ks. Ponińskiego, byłem dwukrotnie, raz z p. Trubnikowem, drugi raz z prof. Szmurłą. Chodziło nam przedewszystkiem o stwierdzenie stanu bogatej biblioteki, liczącej około 50.000 tomów.

Biblioteka owa, ze względu na bogactwo inkunabułów (druków z XV w.), mnóstwa najrzadszych druków polskich z XVI do XVIII w. i wielu rękopisów, należała do najcenniejszych na ziemiach polskich. Stwierdziliśmy, że jakkolwiek sam pałac nie uszedł smutnego losu wojny, bo chociaż sam utrzymał się w całości, został jednak splondrowany i zrabowany ze wszystkich rzeczy, które przedstawiały wartość praktyczną, a nadto samych portretów i obrazów zginęło około 80 sztuk (pozostały tylko ramy i bleitramy), biblioteka, chociaż część jej również została zrabowana i mnóstwo książek zostało zbranych dopiero po parku, mimo to jednak, w ogólnym składzie, zachowała się dość szczęśliwie.

O smutnych losach wielu innych dworów polskich w Galicji posiadam na razie tylko pośrednie wiadomości.

I tak wiadomo mi, że wielkiemu zniszczeniu uległy wspaniałe, pełne dzieł sztuki, bibliotek, archiwów i pamiątek dwory: w Kryswicach

hr. Stadnickiego, w Beńkowej Wiszni Aleksandra hr. Skarbka, w Rudnikach hr. Chłonińskiego, w Lubieniu hr. Brunickiego, w Miżyńcu ks. Lubomirskiej, w Ozomli hr. Czosnowskiego, w Malezycach ś. p. prof. Ziembickiego, w Sienawie i Wiązownicy ks. Czartoryskich, w Krasowie J. E. Abrahamowicza, w Ostrowie hr. Wł. Baworowskiego, w Glinianach hr. Potulickiego, w Podhorcach, pod Stryjem, hr. J. Branickiego, w Łukowicy p. Włodź Barańskiego, w Tomaszowcach pp. Ujejskich, gdzie było wiele pamiątek po Kornelu Ujejskim, w Chocimiu, pod Kałużem, hr. Dzieduszyckich, Komarowie p. Horodyskiego i t. d.

Niepowetowaną zwłaszcza stratą są bardzo bogate zbiory artystyczne archiwalne i pamiątkowe, gromadzone przez całe życie przez Jana hr. Szeptyckiego w Przylbicach, które uległy zniszczeniu bądź wskutek rabunku, bądź też wskutek pożaru.

W Dziedziłowiu, w pięknym dworze spadkobierców ś. p. J. Czerkawskiego, splonęła, wraz z domem, cenna galerja, biblioteka i mnóstwo różnego rodzaju pamiątek.

Zamek w Podkamieniu, koło Rohatyna, własność hr. Starzeńskiego, ocalał, natomiast urzędnia, a zwłaszcza szereg starych cennych lusterek, zasłaniających ukryte drzwi, i meble uległy zupełnemu zniszczeniu.

Wspaniały zamek w Krasiczynie Władysława ks. Sapiehy, leżący tuż przed fortami Przemyśla, a więc na samej linii bojowej, wyszedł stosunkowo dość obronną ręką — mury zamkowe częściowo tylko uszkodzone szrapnelami, wewnątrz częściowo splondrowane.

Zamek w Olesku, miejsce urodzenia króla Jana III, w r. 1626, odrestaurowany w ostatnich latach kosztem kraju i staraniem konserwatorów, został silnie uszkodzony przez porozbijanie ozdób, kominków, części figuralnych, wycięcia z plafonów płócien i t. d.

Szereg zniszczonych w ten sposób dworów, pałaców i zamków daleki jest jeszcze od całości. Niema kwestji, że, w miarę posuwania się na zachód, gdzie tych dworów było więcej, a fala wojenna przesuwawała się siedmiokrotnie, zniszczenie to jest nierównie większe.

Stwierdziliśmy przytem, że w niszczeniu i rabowaniu dworów w Galicji wschodniej prawie wszędzie wybitny udział brała ludność miejscowa, w której rozpełtały się najdziksze, tradycyjne instynkty niszczycielskie, potęgowane nadzieją bezkarności. W jak bestjański sposób niszczone to, czego nie można było zrabować, tego opisywać niepodobna, trzeba widzieć, na miejscu ów potworny obraz zniszczenia.

Wymiana telegramów.

Czasopisma warszawskie donoszą, iż prezes rady ministrów, z powodu zebrania się Komisji polsko-rosyjskiej, wysłał do cesarza, Mikołaja II, następujący telegram:

« Polacy, członkowie Najwyższej zatwierdzonej rady, powołanej do rozważenia systemu urzędowania zasad, obwieszczonych w odezwie Zwierzchniego Wodza Naczelnego z d. 1 (14) sierpnia 1914 r., składają u stóp Waszej Cesarskiej Mości uczucia oddania się wiernopoddanego i najgłębszej wdzięczności za utworzenie rady i powołanie ich do pracy w niej. W chwili okrutnych doświadczeń, zesłanych z niepojętego zrządzenia Opatrzności na państwo i całym ciężarem swym spadłych na ziemię polską, naród polski, niewzruszenie opierając się, współ z wielką Rosją, naciskowi wspólnego wroga, czepie siły i otuchę w silnej wierze w zwycięstwo dzielnej armji rosyjskiej i w jasną przyszłość narodów bratnich pod zwierzchniem berłem swego Monarchy. *Goremykin*. »

Odpowiedź cesarska brzmiała, jak następuje:

« Polecam panu zakomunikować przedstawicielom narodu polskiego, biorącym udział w radzie, Moje podziękowanie za wyrażone Mnie oddanie się. Wierzę w nie i z całej duszy życzę powodzenia w oczekującej ich pracy na pożytek ich rodzinnego kraju. »

Nie posiadając żadnych danych ani co do planu działania członków-Polaków Komisji, ani co do ich programu rzeczowego, ani też co do okolicz-

ności, towarzyszących pierwszemu posiedzeniu, wstrzymujemy się od komentarzy.

— Tymczasem donoszą nam, że Komisja rosyjsko-polska, obradująca w Piotrogradzie nad podstawami zrealizowania przyrzeczeń, zawartych w odezwie Wielkiego Księcia, zawiesiła swe posiedzenia do czasu zwołania Dumy...

Z redakcji tej nowiny należy wnioskować, że do odroczenia przyczyniły się zarówno ostatnie wypadki wojenne, jak i bodaj nazbyt wyraźne postulaty przedłożone przez polską część Komisji. Inaczej ceremonii gwałtownego otwarcia i gwałtownego zawieszenia nie podobna sobie wytłumaczyć.

LISTY Z FRONTU

Z innego znów krańca otrzymujemy pismo od Wolontariusza polskiego:

Szanowny Druhu!

Dzięki serdeczne Wam składam za mandat, który mi się bardzo przydał. Dostałem go w chwili, kiedy już papierosów nie miałem, tem więc większą sprawił mi uciechę. Książki też odebrałem, są one obecnie w obiegu pomiędzy garstką Polaków, pozostających w Tazie. Nie ma nas tu wielu, wojska bowiem jeszcze 27 maja, wyruszyły na odsiecz do Fezu; pozostali tylko chorzy, ranni, terytorjalne kompanie i nieco kawalerji. Smutno nam tu idzie obecnie. Prawie wszystkie szczyty arabskie w Maroku zachodnim są znami na stopie wojennej. Komunikacja bywa przerywana bardzo często. Karawany przechodzą rzadko, bo trzeba silnego konwoju i artylerji do ochrony tychże. Nocą, na wszystkich p'acówkach, słychać strzały karabinowe a nawet grzmot armat. Za dnia trzeba pracować kilofem i topatą. Upały wielkie; już o godzinie ósmej rano mamy po 40 stopni Réaumur, — a sirocco dopiero!

Bratem czynny udział już w kilku mniejszych utarczkach i bitwach. Najcięższa z tychże była bitwa dnia 6 maja. Kolumna nasza składała się z mniej więcej 4.000 ludzi, 14 armat i ośmiu mitraljż. Dnia czwartego maja, mieliśmy koncentrację w Tazie a dnia piątego wyruszyliśmy, o godzinie trzeciej rano, przeciwko Branesom. Uszliśmy jakie dziesięć kilometrów, nie słysząc wystrzału. O godzinie ósmej, mieliśmy odpoczynek obok małej wioski « Meknara Tania »; o dziewiątej, ruszyliśmy dalej, łożyskiem rzeki, « Loned-Ar-bal » i weszliśmy do wąwozu; — z obu stron mieliśmy góry skaliste, nagie, tajemnicze. Naraz, ze wszystkich stron strzały. Rozwinięto się do linii ogniowej, ustawiono działa (65 cent., górskie) i bitwa się rozpoczęła. Powoli posuwaliśmy się naprzód. Każda góra, każdy wąwóz i tu i owdzie małe laski oliwne trzeba było zdobywać bagnietem. Siła wielka była Marokańczyków. Nacierali na nas bardzo odważnie; jest to naród fanatyczny, bitny do szaleństwa. Otoczono nas ze wszystkich stron. Cały dzień, pomimo okrutnego upału, trwała bitwa. Pod wieczór, zajęliśmy wielkie wzgórze. Rozbiliśmy obóz. Strzały ustały. Przez cały dzień nie mieliśmy nic w ustach. Rozpoczęliśmy rozniecać ognie biwakowe. Niestety, przy pierwszym zaraz ognisku, padło trzech... — Arabi atakują — rozległ się okrzyk w obozie, — « do broni! »

Noc ciemna. Własnego karabinu nie widać a tu straszny, przeraźliwy okrzyk wojenny Arabów już rozdarł powietrze. Działa ustawiono na O. — mitraljezy rozpoczęły ogień. Trzask karabinów i huk armat zagłuszył wszystko. Zarzucono nas gradem kul i kamieni... Od strony, gdzie stali tyraljerzy algiersey, Arabi wdarli się do obozu. Legjon ruszył na pomoc. Klócie bagnietami i uderzenia kolbą. Nie było czasu na strzelanie. Wreszcie nieprzyjaciel cofnął się z wielkimi stratami. Całą noc pozostaliśmy na stanowiskach z karabinem w rękę. Lecz i my mieliśmy ciężkie straty.

Zaczął świtać. Otrzymaaliśmy rozkaz zajęcia przeciwległych wzgórz, z których nieprzyjaciel przął nas nieustannie. — Naprzód. — Uszedłszy zaledwie kilka kroków, uczułem silny ból w lewym ramieniu, ciemno mi się w oczach zrobiło, upadłem. Podniosłem się jednak po chwili i powlokłem do ambulansu. Kula trafiła mnie w lewe ramię, powyżej łokcia, w muskuły. Była to, tak zwana, « śliwa » dum-dum; zrobiła mi szkaradną dziurę, wskutek czego straciłem dużo

krwi... Walka tymczasem trwała jeszcze trzy dni i trzy noce... Na czwarty dzień, dnia 10 maja, odesłano nas, pod silną eskortą, do Tazy, do ambulansu polowego.

Branesy ponieśli straszną porażkę. Tysiąc dwieście zabitych i rannych, o których wiemy, a może i więcej, bo Arabi zabierają zwykle ze sobą poległych i rannych. Wioski ich zbombardowano i spalono, jeźmieni stratosowano i spalono, drzewa oliwne wyrąbano. Nie pozostało nic. Wreszcie poddali się. Wydalili naszych dezertersów, podobno czterdziestu i sześćdziesiąt karabinów oraz mają zapłacić 200 000 franków kontrybucji wojennej. Kolumna powróciła do Tazy, lecz, po trzech dniach, musiała znów wyruszyć ku Fezowi, gdzie inne szczyty rozpoczęły wojnę. Nie ma jeszcze żadnych wiadomości.

Ja przeleżałem sześć tygodni w szpitalu; obecnie pełnię służbę w Tazie a z najbliższą « convoi » wrócę do kompanji. Jestem zdrow, choć osłabiony.

Chętnie bym Wam posłał nazwiska Polaków, rannych i poległych, lecz nie wiecie, jak to trudno. Raportów nam nie czytają — a jedna kompanja od drugiej tak odradzona, że czasem tygodnie całe trzeba czekać okazji, by się z kim z innej kompanji spotkać. Serdeczne pozdrowienia.

Michał KOKOREK.

POLEGLI

ś. † p.

ROMUALD DOBROWOLSKI

Wolontariusz Pierwszego Oddziału, Ba-jończyk, urodzony w Widawie, urzędnik Drogi Żelaznej Warszawsko-Wiedeńskiej a ostatnio student Akademji handlowej, poległ w dniu 9 maja, w bitwie pod Arras, w dwudziestym drugim roku życia.

Cześć Jego pamięci.

ś. † p.

FRANCISZEK ZAWIEJA

Wolontariusz Pierwszego Oddziału, Ba-jończyk, infirmier, — z zawodu fryzjer, lat 26, rodem z Baranowa w Księstwie Poznańskim; poległ na polu chwały, w bitwie bohaterskiej pod Arras, dnia 9 maja, w chwili gdy rannemu towarzyszowi, podporucznikowi Malczowi, nakładał opatrunek.

Cześć Jego pamięci.

KOMITET POLSKI WE WŁOSZECH

Czynne wystąpienie Włoch w szeregach koalicji wywołało palącą potrzebę uformowania i na Ziemi włoskiej Komitetu Polskiego, któryby zajął się sprawą Polaków różnobarzborowych i czuwał nad tem, aby wszyscy Polacy, bez względu na ich przynależność państwową, korzystali z praw, należnych poddanym państw czwórporozumienia.

Pilną sprawą zajął się, przebywający stale w San-Remo a znany tam ze swej obywatelskiej działalności, ksiądz J. Borodziej.

Na skutek starań ks. B., minister Salandra upoważnił Go do zorganizowania Komitetu Polskiego na całe Włochy, z siedzibą w San-Remo i prawem wydawania Polakom wszystkich trzech zaborów świadectw o ich narodowości polskiej.

Zawiadamiając o powyższem, nadmieniamy, iż, w myśl wydanych przez ministerjum włoskie przepisów, Polacy, chcący uzyskać podobne zaświadczenie, winni, krom wyczerpujących danych, przedstawić dwie swoje fotografie, zaopatrzone własnoręcznymi podpisami.

Oczywiście warunkiem *sine qua*, zarówno we Włoszech, jak i we Francji, jest znajomość języka polskiego... « Polacy », nie mówiący po polsku, — a z uwagi na przywileje, które za-

pewnością świadectwo polskości będzie i we Włoszech takich bardzo wielu, — nie mają się po co fatygować.

Prenumeratorów rocznych, półrocznych i kwartalnych prosimy o rychłe uiszczenie należnej opłaty; — zalegającym zniewolnieni będziemy przerwać wysyłanie « Polonji ».

◊ Austro-niemieccy pachołkowie.

Na łamach dzienników wiedeńskich i węgierskich roi się od najniegodziwszych paszkwiłów, wypisywanych nie tylko na rząd włoski, lecz i na włoski naród. I oto głupota bezgraniczna pewnego świstka austroniemieckiego, drukowanego po polsku w Krakowie, z istic bezdenną bezmyślnością przedrukowuje teplwociny, dopomaga do szargania tak szczerze nam przyjaznego narodu.

Gazeta Toruńska, pomimo knebla pruskiego, zdołała napiętnować to wprost niekzemne lokajstwo, pozbawione nie tylko politycznego rozumu, lecz nawet i uczciwości.

Gazeta Toruńska powiada dosłownie:

« Po wybuchu wojny, kiedy znów świat zainteresował się sprawą Polski, zaczęto we Włoszech — staraniem wybitnych Polaków — zakładać komitety, których zadaniem było niesienie pomocy nieszcześliwemu narodowi polskiemu.

Nie wiemy, ile Włosi dla Polski całej, a więc i dla Galicji, złożyli, ale to pewna że Galicja nie bronila się przed pomocą, z Włoch nadebżdzącą. W gazetach galicyjskich pełno było pochwał dla narodu włoskiego, daleko więcej, niż w gazetach niemieckich.

Obeenie, pod nagłówkiem « Kultura włoska », powtarza paszkwił, za gazetą węgierską, pismo polskie, wydawane w Krakowie, szczycącym się że był przez długie wieki najdalej na wschód wysuniętą placówką kultury włoskiej. Nie myślimy bronić Włochów ani ich kultury. Kto przecież zna Galicję od krakowskiego Kazimierza do lwowskiej Zarwanicy, gotów pomyśleć, że zaszła pomyłka w nagłówku i w tekście co do określeń narodowościowych.

Ale pomyłka, czy nie pomyłka, każdy przyzna, że tylko moralność torby dziadowskiej pozwala żyć tych, do których się rękę wyciągało. »

A przecież, po roku wojny, należałoby nabrać zastanowienia i nareszcie pojąć, że naród polski dla Włoch żywi szacunek i wdzięczność, i że tego uczucia nie wyrzeknie się dla żadnego z trzech państw, które Polskę podzieliły na kawały.

OFIARY

Nadesłano do Administracji « Polonji » następujące dary:

◊ Dla rannych żołnierzy-Polaków:

WPP: Benedykt hrabia Tyszkiewicz 300 fr.; — panna Wróblewska 1 fr.; — p. Merwert, gubernator z Guadelupy 50 fr.; — p. Maerlé z San-Sebastian 20 fr.; — Jakób Preker 2 fr.; — pani Myszyńska 10 fr.; — R. Ryzmanowski 20 fr.; — K. Krychowski 5 fr. — Ogółem nadesłano 408 fr. — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 29 « Polonji » (5.993 fr. 60 cent.) — **6.401 fr. 60 cent.**

Dla ofiar Wojny w Polsce:

WPP: M. Muranty 10 fr.; — Oskar Diex 10 fr.; — Razem nadesłano 20 fr. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 29 « Polonji » (4.846 fr. 10 cent.) zebrano **4.866 fr. 10 cent.**

Na posyłki dla Żołnierzy:

JWPP: baronowa Gustawowa Taube i hrabina Orsetti nadesłały 48 sztuk bielizny, wartości 120 franków. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 28 « Polonji » (dary w naturze i gotówce) 6.252 fr. 60 cent., — zebrano darów za **6.372 fr. 60 cent.**

NEKROLOGJA

† W Warszawie, zmarł zasłużony lekarz, Dr. Augustyn Logucki.

† W dniu 1 lipca, w Belley, na południu Francji, zmarła Laura z Richardów Tytusowa Dybowska i także pochowana została.

† W Warszawie, w dniu 1 lipca, zmarł ś. p. Gabriel Mirosław Jaxa-Chamiec, obywatel Ziemi Wołyń-kiej, przemysłowiec i sędzia trybunału handlowego.

† W dniu 9 kwietnia, w Izmaile, w Bessarabji, zmarł, w 65 roku życia, Antoni Ejsmond, zasłużony przyrodnik i pedagog.

† W dniu 11 czerwca, zmarł w Nantes, Kazimierz Piechowski, syn porucznika wojsk polskich roku 1831 i kawalera orderu «virtuti militari» — a brat rodzony p. Józefa Piechowskiego, znanego i wybitnego członka Kolonii Polskiej w Paryżu.

† W ostatnich dniach czerwca, zmarł, w Krakowie, ś. p. Józef Siedlecki, artysta-malarz, profesor kursów im. Baranieckiego, przeżywszy lat 74. Ś. p. Siedlecki, ongi przyjaciel Matejki, mimo wielkiego talentu, już w latach dawniejszych, oddał się zawodowi pedagogicznemu, jako profesor rysunków, pracując nad młodzieżą i budząc zapal dla sztuki. Zapatrzony w ideał piękna, wcielony w arcytwory malarstwa wszelkich epok, w skromności swej, odłożył pędzle i paletę i jał się kolekcjonerstwa reprodukcji arcydzieł. Zamiłowanie to scharakteryzował St. Witkiewicz w książce, poświęconej Siedleckiemu, p. t. «Dziwny człowiek».

Przed śmiercią tak rozporządził zbiorami: ofiarował je Muzeum Narodowemu w Krakowie, gdzie będą wystawione w osobnych salach, przeznaczonych na pomieszczenie arcydzieł sztuki obcej.

Ś. p. Siedlecki pozostawia po sobie pamięć człowieka o charakterze czystym, jak łąka, i entuzjasty dla wszystkiego co piękne, w najszlachetniejszym stylu, pedagoga, przelewającego z zapalem w dusze młodociane umiłowania i ideały. Cześć jego pamięci!

KRONIKA PARYSKA

◊ Nasz Feljeton.

W feljetonie dzisiejszego numeru «Polonji», zamieszczamy znakomite wręcz studjum historyczne profesora, Henryka Grappin'a, poświęcone Polsce «arystokratycznej». Wielka znajomość przedmiotu, wielka sumiennosc w badaniu naszej przeszłości cechuje tę pracę francuskiego uczonego, tego niezwykłego uczonego, który, nie będąc związany żadnymi węzłami pokrewieństwa czy przyjaźni z Polakami, w ciszy, z dala od prądów filopolskich, nauczył się naszego języka, bez pomocy nauczycieli, poznał nasze dzieje, naszą literaturę i żywi dlatego jedynie ku nam wielką przyjaźń, że nas zna do prahistorji.

Świetne studjum profesora Grappin'a zasługuje na najszersze rozpowszechnienie nawet pomiędzy Polakami, bo wielu z nich równie słabe wobrażenie ma o tym przedmiocie.

◊ Orły polskie dla Wolontarjuszów.

Pan M. Rager ofiarował nam, przed kilku miesiącami, orzełki polskie, w formie szpilek, dla rozdania naszym Wolontarjuszom... Szpilki te już dosięgły miejsca przeznaczenia, uwzględniając głównie uczestników bohaterskiej bitwy pod Arras. Ale, wobec liczby uczestników tej bitwy, zaczyna ich braknąć. Może kto pójdzie śladami obywatelskiej intencji p. M. Ragera? — Wolontarjusze nasi tę kochaną odznakę wielce sobie cenią...

◊ Dary dla rannych

Benedykt hrabia Tyszkiewicz, któremu wolontarjusze nasi mają tyle do zawdzięczenia. — nadesłał nam znów dla rannych franków 300; — z poprzednimi ofiarami hr. T., czyni to niemal główną pozycję wszystkich zapomóg zebranych przez nas dla żołnierzy.

Składając Czcigodnemu Ofiarodawcy serdeczne podziękowanie, — zwracamy uwagę na inny dar — z bardzo odległych stron — oto p. Merwert, gubernator z Guadelupy, nadesłał nam dla rannych franków 50.

◊ Sukcesy polskiej śpiewaczki.

Panna Borska (Szczepkowska), artystka-śpiewaczka, uczennica Jana Reszkego, występowała z wielkim powodzeniem na koncercie w Langres, urządzonym przez Związek Artystów Francuskich na rzecz awiacji wojskowej. P. Borska odśpiewała partję Małgorzaty z Fausta — a, na zakończenie występu, «Boże, coś Polskę».

Miarą uznania dla naszej artystki i entuzjazmu tłumów publiczności — może być niespodzianka, która ją spotkała po powrocie do Paryża — oto delegat Komitetu, organizującego koncert, przywiózł i wręczył p. Borskiej, imieniem tegoż Komitetu, — pierścień brylantowy, na dowód wdzięczności i uznania.

◊ Koncert u Artystów.

Jutro, w niedzielę, dnia 25 lipca, o godzinie 2 1/2 po południu, odbędzie się w Towarzystwie Artystów Polskich koncert ze współudziałem pierwszorzędných sił artystycznych na dochód odradzającego się Towarzystwa pomocy dla żołnierzy.

Bogaty program i sympatyczny cel niewątpliwie ściągną gromady całe słuchaczy.

◊ Odczyt Jana Styki w Nicei.

Ks. B. Borodicz pisze nam, co następuje: «W salonach pałacu Biskupa Nicejskiego, przed wyborową publicznością, odbyła się konferencja Jana Styki o «Duszy Polski».

W gorących słowach przemówił najpierw Biskup Chapon o Polsce, którą kocha, jak siostrę, ale powiedział następnie: «Moje słowa są słabe wobec tego, co usłyszycie — Polska sama przysłała wam jednego ze swych najlepszych synów, który wam będzie mówił o niej, jako syn o swej matce — słał jej czyny pędzlem, a teraz słowem natchnionem będzie mówił o jej cierpieniach i nadziejach».

Po skończonym odczycie, który trafił do serc słuchaczy i gorąco był oklaskiwany, odczytał Biskup list od hr. Pusłowskiej, pisany do niego i przedstawiający okropną niedolę ludu i wzywający pomocy; biskup zaważwał obecnych do składki, zebrano 340 fr., które będą przesłane do Polski.

Później rzucano obrazy świetne widoków Polski i scen historycznych, które objaśniał prelegent, przy towarzyszeniu pieśni polskich, wykonanych przez p. Helenę Strowską. Pan Durtre-Pluciński, z werwą i ogniem, wygłosił poemat Edmonda Rostanda. Dopiero po godzinie siódmej, opuszczała wyborowa publiczność gościnne progi biskupiego pałacu.

W zastępstwie generała gubernatora, przybył pułkownik Giraud, szef sztabu generalnego, i kapitan X. Cała Kolonia polska była w komplecie. Zauważyliśmy: hr. Rohozińskiego, hr. Platera, hr. Łubieńską, hr. Żeleńską, hr. Deasarta, p. Turskich, Tomaszewskich, p. Carossi, Szczukową, Grodzką, jakoteż liczne duchowieństwo.

◊ Poszukiwani.

Osoby, które by mogły udzielić wiadomości o Marjanie Hipolocie Sadłakowskim, urodzonym w Warszawie, proszone są o zgłoszenie do Redakcji «Polonji».

Poszukujemy, po dziś dzień, następujących wolontarjuszów, których nam sygnalizowano,

jako uczestników bitew w maju i czerwca, — a co do których nie możemy natrafić na ślad — poszukiwani są mianowicie:

Golcz Tadeusz, Rejer Sylvester, Rejer Józef, Ratuld Andrzej, Wojtanow ki Wiktor, Sztor Andrzej, Kręcioch, Czop, Bocheński Marcin, Kupczak, Chwał Natan, Winiarski Longin, Gembicki Karol, Przaizang, kapral, mechanik, który się zaciągnął w Bordeaux, Grodecki Feliks, Liszewski Jan, Zuker Walter, Migdał Lejbuś, Popczyński Stanisław, artysta-malarz.

Pomimo starań i poszukiwań, nie mamy dotąd żadnych o tych wolontarjuszach dokumentów.

◊ Ze szkół.

Na liście laureatów Lyceum Condorcet znajdujemy, między innymi, następujących uczniów-Polaków.

Stempowskiego, Landego i Radziszewskiego.

◊ W Danji.

P. Ernest Łuniński wydał broszurę polityczną w sprawie polskiej pt. «Polen i Gabestokken» (Polska pod prężeniem), jest to uczciwa, z wielkim spokojem i godnością napisana praca, mająca za przedmiot bezmyślnę napaści pewnego ołtamu prasy duńskiej na Polskę i Polaków. Broszura ta jest wymierzona przeciwko wrogię akcji Brandesa, który, na podstawie fałszywych wywodów, rozpętał przeciwko nam krucjatę.

Broszura wywarła głębokie wrażenie.

Z uwagi na osobę Łunińskiego (pseudonim literacki), ma ona znaczenie tem donioślejsze. Uczciwemu pisarzowi polskiemu należy się uznanie za szlachetną czujność na odległej placówce.

◊ Wiadomości Żołnierskie.

Potomkowie emigrantów polskich, synowie i wnukowie żołnierzy naszych liczą się w szeregach francuskich na setki...

Świeżo mamy do zanotowania szczegóły, dotyczące czterech wnuków Aleksandra Gąsowskiego, ochotnika czwartego pułku ułanów, w roku 1831, a następnie porucznika drugiego pułku Krakusów w korpusie generała Dwernickiego, uczestnika bitew pod Stoczkiem, Nową Wsią i Kurowem a dalej emigranta we Francji...

Najstarszy z wnuków żołnierza polskiego, Jerzy Gąsowski, który był się osiedlił w Nowym Yorku, na wieść o wojnie, przybył do Francji i wprost do swego pułku się udał. W pierwszych potyczkach, zginął bez wieści; istnieje przypuszczenie, że dostał się do niewoli.

Drugi, Maurycy Gąsowski, porucznik czwartego pułku strzelców konnych, — był wymieniony w rozkazie dziennym korpusu za «odznaczenie się w wielu i niebezpiecznych rekonesansach» i otrzymał krzyż wojenny.

Trzeci, René Gąsowski, jest kandydatem na oficera w siódmym bataljonie saperów.

Nareszcie czwarty, Paweł Gąsowski, jest podporucznikiem marynarki na pancerniku «Justice».

Tak to potomkowie żołnierzy polskich, emigrantów spłacają długi dziadów.

Godzi się zaznaczyć, że ś. p. Aleksander Gąsowski jest stryjem pani Izy doktorowej Zielińskiej, synowie której znajdują się również w szeregach od pierwszych dni wojny.

Jamniak Jakób, Wolontarjusz Pierwszego Oddziału, Bajończyk, kapral, po długiej chorobie, trwającej od lutego rb., został zreformowany.

Lumbée Adam, Wolontarjusz Pierwszego Oddziału, Bajończyk, legionista pierwszej klasy, został zreformowany.

Szczecin Abraham, Wolontarjusz Pierwszego Oddziału, Bajończyk, został zreformowany.

Kwiatkowski Jan, Wolontarjusz Drugiego Oddziału, Rueilczyk, bawił dni kilka na urlopie w Paryżu.

Nakonieczny Antoni, Wolontarjusz, który za-
ciągnął się do wojska bezpośrednio i był formo-
wany w Blois, bawił dni kilka na urlopie w Pa-
ryżu.

BANQUE POUR LE COMMERCE & L'INDUSTRIE A VARSOVIE

MM. les actionnaires sont convoqués
en assemblée générale extraordinaire,
pour le 11 août 1915, à 15 heures, au
siège social à Varsovie, 8, rue hr.
Berga.

Ordre du jour :

1. Création de succursales en Russie.
2. Autorisation d'une nouvelle augmentation du capital.
3. Augmentation du nombre des administrateurs et modifications aux statuts.

Pour exercer le droit d'assister ou de
se faire représenter à l'Assemblée,
MM. les actionnaires doivent, aux termes
de l'article 63 des statuts, déposer leurs
titres, au plus tard le 4 août 1915.

A Varsovie : au siège social de la Ban-
que pour le Commerce et l'Industrie à
Varsovie et dans ses succursales ; à
Pétrograd : à la Banque de Commerce
de Sibérie ; à Paris : à la Société géné-
rale pour favoriser le Commerce et l'In-
dustrie en France.

Dr. COLONNA-WALEWSKI, Ordynuje w
Vichy,
Rue Nouvelle, villa Anne-Marie; od 2 do 4 po południu.

MARCELI BARASZ Wyrób kart pocz-
towych różnego
gatunku. — 35, rue Eugène-Carrière, 35, Paris.

FUTRA M. HELFGOTT
PRZERABIANIE
REPARACJE
PRZECHOWYWANIE
41, rue de Poitou
PARIS

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART
J. BAUER
ACHAT — VENUE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

INTROLIGATOR-LITWIN **J. PAUTENIS**
OPRAWY
ZŁOCENIA
wszelkiego rodzaju
7, rue VALETTE, 7
PARIS

MAGAZYN CHARLES
KUSNIERSKI 39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

Adwokat **KAROL WOLSKI**, 5, rue
Trousseau, od 11 do 3 pp. konsultacja
prawna, tłumaczenia z obcych i na obce
języki.

L'IMPRIMERIE LEVÉ
ODDZIAŁ POLSKI
wykonuje wszelkie druki polskie.
SZYBKOŚĆ — CENY BEZ KONKURENCJI
71, rue de Rennes.

BRONZES D'ÉCLAIRAGE
Gaz — Electricité — Installations
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 - PARIS

KUŚNIERZ POLSKI HENRYK WEISS
OBSTALUNKI
REPARACJE
PRZECHOWYWANIE FUTER
14, rue Barbette, 14
PARIS III^e

VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na :
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

STANISLAS AMBROZEK

TAILLEUR POUR HOMMES

EXPERT PRÈS LA JUSTICE DE PAIX

65, Rue LAFAYETTE, 65
PARIS

MANUFACTURE DE CASQUETTES
et
CHAPEAUX PIQUÉS
en tous genres

SPALTER

10, rue de Thorigny, 10. — Paris

LINGERIE ET CORSAGES
Dentelles — Broderies
H. KARFIOL
126, rue Réaumur, 126
(près la rue Montmartre)
PARIS

BIENEFELD JACQUES
KUPUJE : PERŁY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph. : CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

POLSKI ZAKŁAD FRYZJERSKI
Dla pań i panów
PIOTRA KACZAŃOWSKIEGO
Dyplomowanego Fryzjera
Ostatnio w Hotelu « Carlton »
15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-17^e
POSTICHES — MANUCURE — PÉDICURE
Ceny Umiarkowane



**WIELKIE ZAKŁADY
OGRODNICZE**

(Właściciel : Edm. DENIZOT)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres : **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

RUBIN GOLDBERG

Hurtowny skład pierza i piór
DOM POLSKI
83, rue du Faubourg St-Denis, 83
PARIS

KURJER WARSZAWSKI.

Numery pojedyncze do nabycia w kiosku
N. 131, boulevard des Capucines, przy Café
de la Paix. Cena numeru 30 cent.

PAUL LEIBEL

BIJOUX
« ORFEU »



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH MARQUE DÉPOSÉE

14, Rue de Paradis — PARIS

LOTION VÉGÉTALE
"RADIOACTIVE"
AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
— cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévisse, PARIS

Librairie **GARNIER Frères**
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)
Słownik Francusko-Polski, z podaniem
sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne,
niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno mię-
kie, 32^o 2 fr.
Słownik Polsko-Francuski, z podaniem
sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne,
niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno
miękie, 32^o 2 fr.
Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden
tom, w skórę miękką, cielęcą. . . 4 fr 50 cent.
Wysła się franko za przekazem pocztowym
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Ad-
ministracji "Polonii".

LE GÉRANT : Antoni SZAWKLIS

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES